VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 4 Mai 1915 NUMERO 51

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU … DROIT

Imprimé et publié par la
"WEST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

LES CARDINAUX ET LE PAPE

La Presse Associée, dont on ne saurait trop souligner les méthodes tendancieuses et sournoisement anti-catholiques, vient de lancer dans le monde ce qui de toute évidence est un nouveau canard sur les relations des cardinaux et du Pape. Selon une dépêche de Rome acceptée sous toute réserve par les journaux français de l'est mais publiée par la presse anglaise de l'ouest sans le moindre commentaire, hormis ceux que peuvent enfermer des manchettes ébouriffantes, les "cardinaux, archevêques et évêques belges et français se seraient unis pour demander à Benoit XV d'abandonner l'attitude de neutralité qu'il observe depuis le début de la guerre. Ils déclareraient qu'ils ne peuvent comprendre comment le chef d'une église ayant comme principes fondamentaux le droit et la justice peut garder la neutralité sans par ce fait protéger ceux qui violent la loi écrite et non écrite. On presse le pontife de prendre une attitude qui fera époque dans l'histoire de la Papauté.

Le cardinal Mercier, archevêque de Malines, le cardinal Amette, archevêque de Paris, et d'autres membres du Sacré Collège ont envoyé des memorandums au Pape, insistant sur le fait que peut-être jamais l'Eglise n'aura pareille occasion de démontrer qu'elle est au-dessus des intérêts politiques, ne se préoccupant que des intérêts moraux et religieux de ses fidèles."

* * *

A sa face même cette dépêche sent le mensonge, car elle prête aux cardinaux, archevêques et évêques de Belgique et de France, une ignorance des paroles du Pape depuis le début de la guerre que n'admettra aucun homme intelligent. Elle suppose que tous ces hauts dignitaires de l'Eglise ne savent point que Benoit XV a, selon ses propres paroles, "réprouvé hautement toute injustice, de quelque côté qu'elle ait été commise"; qu'il a dénoncé "la violence" qui "dans l'attaque dépasse parfois toute mesure"; qu'il a demandé "à ceux qui ont franchi les frontières" de ne pas ravager plus qu'il n'est exigé par les nécessités militaires; qu'il a solennellement proclamé, au lendemain presque du discours du chancelier allemand faisant l'apologie de la violation de la neutralité de la Belgique, qu'à "personne, sous aucun prétexte, il n'est permis de violer la justice"; etc. Outre qu'elle prête aux cardinaux, archevêques et évêques de France et Belgique une ignorance des plus fantastiques, cette dépêche les suppose bavards comme de vieilles femmes. Supposons pour un moment que les cardinaux, archevêques et évêques de France eussent envoyé au Pape des memorandums lui demandant de modifier sa ligne de conduite, de se prononcer sur des faits que le gouvernement français lui-même n'a pas encore soumis au Pape. Est-il homme sérieux, connaissant le caractère et la diplomatie de ces hommes d'Eglise, qui osera croire un moment qu'ils aient été assez gauches, assez imprudents pour communiquer à une agence de presse ce qu'on pourrait appeler des divergences d'opinion avec le Pape? N'est-il pas de la plus simple logique que si de telles divergences d'opinion ont existé ou existent entre des cardinaux et le Pape, c'est, pour le monde laïque, un secret absolu dont la connaissance se limite, nul doute, aux seuls intéressés? Et alors comment la Presse Associée pourrait-elle nous l'apprendre?

* * *

Ceux qui suivent de près la presse française et qui ont pu connaître le ton à la fois aigre, sournois et patelin, de la presse radicale de France, ne seront certainement pas sans retrouver un écho de cela dans la dépêche en question. Ce sont les mêmes arguments et les mêmes adjurations. Il nous semble lire un de ces bons voleurs de biens religieux, de biens d'église, prenant sous sa protection l'Eglise du Christ et adjurant son chef de respecter le droit et la justice, etc. Qu'on feuillette les journaux catholiques de France depuis le début de la guerre, l'on n'y saura trouver un mot de récriminations contre la Papauté et l'attitude du Pape. Loin de là, elle n'a cessé de réfuter et mettre à sa place toute cette engeance radicale qui se plaint aigrement de cette Eglise ignorée et bafouée hier. Ce n'est pas elle qui trouve que le Pape ne fait pas assez pour les Alliés, ne réprouve pas assez ouvertement les violations du droit et de la justice des Allemands: ce n'est pas elle qui trouve le Pape injuste à l'égard de la France, indifférente à ses malheurs. Non: ce sont ceux qui ont rompu le Concordat, expulsé les religieux et les religieuses, violé les sanctuaires catholiques, volé les biens de l'Eglise, en un mot, ceux qui ont décrété que l'Eglise et son chef n'existaient pas pour eux.

* * *

Les journaux catholiques de France vont sûrement couper les ailes au dernier canard de la Presse Associée. Cela ne signifie pas qu'elle n'en lancera point d'autres. Depuis huit mois elle en a lancé de toutes couleurs: semonce du Pape à l'Empereur d'Autriche, conférence plus ou moins louche, interviews suspects posant le Pape en champion de l'Autriche, etc. D'autres, demain, des officines de la Presse Associée, s'envoleront de par le monde. On sait bien qu'ils seront démentis et prouvés faux. Mais l'on n'ignore pas non plus que cette mauvaise semence n'aura pas été jetée en vain et qu'il en demeurera toujours quelque chose dans les cerveaux crédules de la multitude des badauds croyant à la véracité des journaux.

EXEMPLE A SUIVRE

Nous recevions hier la visite d'un jeune homme arrivé à Saint-Boniface depuis une couple d'années.

Il s'est marié l'année dernière.

Comme les affaires étaient bien tranquilles et que d'un autre côté il a quelque désir de vie indépendante, il s'est dit qu'il atteindrait plus vite l'objet de ses visées en se rendant maître d'un 160 acres de terre, et il est allé s'établir à Fisher Branch.

Il y a passé ses six mois de résidence requise par les lois des homesteads, et il revient joyeux passer quelques mois à Saint-Boniface ou ailleurs, où il trouvera de l'ouvrage pour retourner dans six mois remplir les conditions de son homestead. Les débuts sont un peu difficiles, dit-il, mais nous sommes jeunes et pour s'établir chez soi, il faut un peu peiner.

Premier exemple qu'il donne à bon nombre de jeunes gens qui perdent leur temps, laissent passer les années de l'exubérance de force sans songer aux années qui viennent, où les forces seront moins abondantes et les devoirs plus lourds.

Mais notre jeune homme fait mieux encore, ou plutôt il continue à bien faire. Il agit pour le bien de son groupe.

J'ai des frères et des soeurs à Nicolet, dit-il, ils ignorent les avantages que présente cette partie du pays pour s'établir. Je vais m'efforcer de les faire venir; cela augmentera notre groupe et leur procurera des avantages réels.

Voilà de l'action et de la meilleure.

Il ne parle pas beaucoup, notre jeune homme, n'expose pas beaucoup de théories, il va droit au but, il fait quelque chose.

C'est en quoi nous voudrions le voir imiter par cent, deux cents, trois cents personnes qui sont dans les mêmes conditions que lui, ou dans des conditions peu différentes.

L'apathie des nôtres sur ce terrain est ce qui nous fait le plus grand tort en ce moment.

Je vois d'ici l'objection.

On craint de recevoir plus tard des reproches. Mais ne soyons donc pas si craintifs. Une invitation à des parents, à des amis de Québec de venir voir, de se rendre compte par eux-mêmes des avantages qu'ont les nombreuses familles d'établir ici leurs enfants, ne peut pas vous exposer à des reproches si amers. On vient ici et on retourne pour $28 au temps des excursions; ce n'est pas la mer à boire.

Allons, nos Sociétés Saint-Jean-Baptiste formées en comités de colonisation ne vont-elles pas exercer leur activité sur ce terrain. Ca coûte ni or ni argent; un peu de bonne volonté et de dévouement à la cause nationale suffisent.

PATRIOTISME PRATIQUE

Nous entendions ces jours derniers un homme en vue d'un de nos centres canadiens-français donner un petit rapport de la dernière assemblée de la Société Saint-Jean-Baptiste de sa paroisse.

La note dominante c'est qu'elle ne croit pas pouvoir accéder à l'invitation de l'association provinciale au sujet de la contribution annuelle d'une piastre.

La raison de cette détermination c'est qu'il lui semble peu opportun d'envoyer son argent en dehors.

Il y a là, croyons-nous, un malentendu. La contribution d'une piastre par membre doit aller moitié à la section provinciale, l'autre moitié devant rester à l'organisation paroissiale.

La vraie raison ne serait-elle pas qu'on se soucie peu du succès des deux organisations, vu qu'on la désire pourvu que cela ne coûte rien.

Nous avons fait une expérience assez concluante depuis quatre ans. Cette dernière manière de désirer le succès des nôtres est à jamais condamnée à ne produire aucun fruit.

On a passé d'un congrès général de toutes les sections paroissiales à un comité central, ayant président, secrétaire, trsorier, etc, etc.

Ce comité central n'ayant pas pu fonctionner dans le sens désiré par le Congrès, c'est-à-dire à promouvoir la colonisation de ce pays, par les nôtres, on a procédé à une nouvelle assemblée générale. On y a étudié de nouveau le même projet, toujours sans résultat pratique.

Cela nous rappelle l'histoire de l'automobiliste en panne. Il regarde sa machine en tous sens; tout est en règle. Il fait un effort pour se mettre en marche; pas moyen, ça ne va pas. Il fait un nouvel examen, tout est parfait; les pièces sont à leur place, les fils électriques en parfait ordre et cependant rien ne marche. Un chauffeur vient à passer. Entre chauffeurs on se donne un coup de main. Nouvel examen. Mais le nouveau chauffeur s'en va droit au réservoir à essence. Il était vide. Le secret de l'arrêt était découvert.

Depuis quelques années on s'est appliqué à faire étude sur étude, on a mis des rouages en position, on a même remplacé des rouages par d'autres rouages, et toujours avec le même succès: Immobilité complète ou à peu près.

On a toujours oublié de verser la précieuse gazoline qui aurait mis le rouage en marche.

Voici une société locale qui trouve qu'une piastre par année pour faire marcher les deux rouages de l'organisation paroissiale et provinciale, c'est trop. Ce n'est guère du patriotisme pratique, ce nous semble.

La section provinciale a besoin de deux ou trois cent piastres cette année pour commencer à faire du travail pour l'avancement des nôtres dans les paroisses et dans les territoires de "homesteads". Elle fait un appel. En faisant cet appel elle ne fait qu'exécuter le mandat qu'elle a reçu de la convention générale des Sociétés à Saint-Jean-Baptiste, il y a deux ans.

Sa voix sera-t-elle entendue?

Nous osons espérer qu'il se trouvera deux ou trois cents Canadiens français parmi les trente mille qui sont au Manitoba, qui voudront travailler au bien commun en y allant de cinquante centins et de leur sympathie.

Faisons du patriotisme pratique.

MAGNIFIQUE REPONSE

Nous lisons dans l'**Amherst Guardian**:

"Quelle magnifique réponse a été donnée à ces hommes indignes qui, récemment, ont essayé de mettre en doute la loyauté des Canadiens français!

"Déjà le sang des Canadiens français a rougi les champs de bataille de l'Europe. Ces hommes ont lutté pour la défense des libertés du Canada et de l'Angleterre. Le premier citoyen du Dominion qui a répondu à l'appel a été l'hon. M. H.-S. Béland, député au parlement fédéral et ancien Maître Général des Postes. Des centaines de Canadiens français sont venus se ranger sous les drapeaux de l'Empire lorsqu'ils ont entendu retentir l'appel aux armes. On demandait douze cents hommes pour former le 22e bataillon deux fois autant de Canadiens français ont noblement répondu à l'appel. Ajoutons qu'aujourd'hui des milliers appartenant à la même race sont dans les rangs des différents corps de l'armée anglaise.

"Citons l'exemple de deux soldats du 22e bataillon pour prouver avec quel enthousiasme les Canadiens français épousent la cause de l'Angletere. Il s'agit de deux cultivateurs prospères de la Saskatchewan, qui avaient essayé de se faire enrôler dans le second contingent. Leurs efforts furent infructueux. Toutefois ils avaient entendu l'appel au devoir d'une façon trop claire pour l'oublier. Abandonnant leurs fermes, ils prirent le premier train en partance pour Québec, à leurs propres frais, et ne quittèrent l'ancienne capitale que lorsqu'ils eurent signé leur engagement dans l'armée active. Aujourd'hui, ces deux braves fermiers appartiennent au 22e bataillon, caserné à Amherst.

"On ne saurait trop s'indigner des attaques honteuses et perfides dirigées contre la loyauté des Canadiens français. Le motif qui les inspire est parfaitement apparent et il ne serait excusable que s'il provenait des préjugés de l'ignorance. Il est inutile pour nous de nous livrer à de longues discussions. Les Canadiens français ont prouvé par leurs actes la lâcheté de leurs agresseurs. Lorsque l'appel au patriotisme et au devoir s'est fait entendre, obéissant à leur impulsion et fidèles aux traditions de leur noble race, ils n'y sont pas restés sourds. Sans ostentation, mais avec un enthousiasme magnifique, ils ont répondu à la première sonnerie du clairon."

A DROITE ET A GAUCHE

"Il y a plus de 250,000 Orangistes au Canada, dit l'**Orange Sentinel**.

Té, Tartarin!

* * *

"Lloyd ne dit pas toute la vérité", affirme la **Tribune**.

C'est ce qui s'appelle traiter un haut personnage par-dessous la jambe.

* * *

Le **Free Press** annonce, avec fortes manchettes, que les pasteurs s'opposant à des élections génrales. Il s'en réjouit.

Notre confrère est pourtant beaucoup plus chatouilleux quand il s'agit de prêtres. Il est vrai que dans ce dernier cas, il ne s'agit que d'avancer ses petites affaires.

* * *

Un bon orangiste de Blind River, Ontario, demande tout bonnement à son journal, l'**Orange Sentinel**, de lui expliquer comment il se fait qu'un dizième de la population de la province de Québec sait lire et écrire.

* * *

L'**Action Sociale**, 26 avril, parle d'Allemagne "qui a rêvé et rêve probablement encore d'appliquer aux Canadiens les procédés d'assimilation qu'elle a employés contre les Polonais".

Vraiment, en tout cela, est-ce l'Allemagne qui rêve?

* * *

Dans sa lettre pastorale du 8 avril dernier, recommandant l'érection d'un magnifique monument à Mgr Duhamel, premier archevêque d'Ottawa, Mgr Gauthier, archevêque actuel d'Ottawa, qualifie son prédécesseur d' "illustre prélat", parle avec de grands éloges de "son esprit de justice, de sa grande prudence et de sa rare discrétion, de son obéissance au Saint-Siège et de son dévouement à l'Eglise, de sa fermeté et de son infatigable application au travail." Plus loin, il ajoute que Mgr Duhamel fut "vraiment l'homme de Dieu, l'ange et le gardien de l'Eglise d'Ottawa" et qu' "il fut un grand évêque".

C'est ce même grand archevêque, auquel Mgr Gauthier décerne un pareil éloge, que l'abbé Whelan a insulté dans une lettre puant le mensonge et qui a eu l'honneur ou plutôt le déshonneur,—sans pour cela vouloir dire qu'elle ne le méritait point,—d'être reproduite par la **Menace**.

"BEASTLY FRENCH"

(Le **Nationaliste**)

C'est un grand monsieur grisonnant avec un lorgnon sur un nez de hibou. Il est député, orangiste et riche: il laisse entendre qu'il a voyagé et que la vieille France n'a pas de secrets pour lui. Prétentieux et ignorant, il ne pouvait qu'être hostile à l'élément français du Canada; l'occasion de proclamer ses sentiments à notre égard ne pouvait manquer de se produire; on sait qu'il ne la manqua pas, lors d'un banquet célèbre, il y a deux mois. "**Beastly horrible French**" déclara-t-il, au sortir d'une réunion où M. Thomas Chapais, entre autres, avait porté la parole. Depuis ce temps, ses collègues affectent de le traiter en expert sur la langue de Bossuet.

Or il arriva que l'expert en question fut nommé président d'une commission d'enquête; un matin, une dame se présenta comme témoin devant ces messieurs de la commission. Assez curieusement, elle ne savait pas l'anglais. Pourtant, le gouvernement du pays lui avait commandé pour plus de vingt mille dollars de produits de pharmacie.

Il fallait pourtant lui parler, l'assermenter. Narquoisement, les députés présent regardaient le président: "**Well, Mr. Chairman, out with your French!**"

Il se leva, gêné, et prit la Bible, qu'il tendit à la dame: "**Vous jourez de dire le vérité, toute le vérité, et noullement le vérité.**"

Et la dame put être entendue par la commission... au moyen d'un interprète choisi sur place parmi les députés de Québec.

Morphée.

AUTRE EXEMPLE DE "FAIR PLAY"

(Le **Nationaliste**)

On se rappelle l'incident Amaron, survenu il y a quelques semaines.

Ce pasteur avait fait, dans une église réformée de Montréal, une longue dissertation au cours de laquelle il avait attaqué les Canadiens français et affirmé que l'Eglise catholique romaine les tient dans l'ignorance, l'obscurantisme et le fanatisme.

La **Gazette** n'eut rien de plus pressé, le lendemain, que d'afficher, en excellente place, un compte rendu substantiel de cette algarade.

Un journaliste américain, d'origine anglaise, de religion catholique, écrivit une réponse à la tirade du révérend pasteur Amaron. Il demanda à la **Gazette** de le publier en tribune libre. La **Gazette** refusa, alléguant qu'il n'y avait rien à gagner à traiter de pareils sujets en public.

A cette époque, le **Devoir** publia toute cette correspondance, ainsi qu[e l']article du journaliste en question.

Voici que, la semaine dernière, la **Gazette** recommence le même manège.

Elle publie, avec un titre qui tape l'oeil, les élucubrations des pasteurs Martin et Perry, de Québec, qui nient les droits du français au Canada, affirmant que l'anglais seul doit être la langue du pays.

Plusieurs journaux protestent. La **Gazette** se garde bien d'en dire un seul mot. Elle signale l'attaque et tait la défense.

C'est sa manière à elle d'être impartiale et de donner à la population canadienne-française du pays le "fair play" britannique.

Becque.

COLONISONS

Qui pourra expliquer cette légende ridicule qui nous a fait tant de mal depuis plusieurs années, et qui est encore si répandue: qu'il n'y a plus de bons homesteads à prendre dans le Manitoba.

M. l'abbé Desmarais, curé de Toutes Aides, qui était de passage à Saint-Boniface, la semaine dernière, nous parlait de centaines de homesteads, que l'on pourrait prendre immédiatement à Toutes Aides, à l'ouest du Lac Spence et un peu plus au sud-est, en allant à Ashern Point, où l'on trouve encore de magnifiques terres pour la culture mixte.

Déjà plusieurs colons sont allés visiter ces endroits et ont pris des homesteads. Quelques-uns sont revenus peu satisfaits dit-on, mais ils auraient bien tort de mépriser ces centres de colonisation qu'ils ont peu examinés.

Pour choisir un homestead, il faut en visiter plusieurs, ce qui prend un peu de temps et occasionne quelques fatigues. Sans cela, un colon ne sera pas toujours satisfait de son homestead qu'il comparera plus tard avec un autre, offrant peut-être plus d'avantages.

Tous les homesteads peuvent être également bons mais ne pas plaire à tout le monde. Quelques colons désireront plus de bois ou plus de prairie; d'autres voudront sur leur terre, un marais avec de l'eau en abondance pour le pâturage d'un nombreux troupeau.

Et nous avons tout cela, au Manitoba; mais il ne suffit pas, pour trouver une terre à son goût, de faire un voyage à la hâte, passer en voiture dans un chemin plus ou moins tracé; il faut encore marcher sur les homesteads, suivre parfois et souvent traverser les lignes des arpenteurs afin de se rendre compte de tout ce que ces homesteads peuvent offrir d'avantages pour le défrichement et les pâturages. On ne sera jamais satisfait si l'on choisit son homestead à **vol d'oiseau**. Autant vaudrait aller à l'office des terres, se boucher les yeux, et avec une épingle, piquer indifféremment son homestead sur la carte d'un township.

Pour moi, je suis bien convaincu que ceux qui se plaignent d'avoir fait un **voyage blanc**, n'ont pas voulu, pour la plupart, se donner la peine de chercher. J'en ai trop vu de ces lâches colons qui refusaient d'aller à 3 ou 4 mil les plus loin que l'église de De Laval, parce qu'ils avaient déjà fait 30 milles en voiture, depuis la station d'Arborg, et sont retournés raconter à leurs amis leur ignorance et leur désenchantement. Aujourd'hui le chemin de fer passe sur ces terres excellentes qu'ils auraient pu avoir, mais que d'autres plus courageux — malheureusement des étrangers — ont prises, sans compter leur fatigue.

J'ai fortement recommandé Camperville comme un des meilleurs centres de colonisation au Manitoba. On peut y grouper des centaines de familles, qui s'y rendront, j'espère, avant deux ans et formeront rapidement des paroisses prospères. Dernièrement, un bon nombre de nouveaux colons ont visité avec soin cet endroit et ont pris des homesteads. Les messieurs Caron, de Saint-Charles, y sont allés et sont revenus si satisfaits de ce qu'ils ont vu, qu'ils ont immédiatement enrégistré leurs homesteads. Ils sont retournés la semaine dernière avec quelques amis, qui ont justement foi dans leurs rapports favorables et qui se choisiront, eux aussi, les meilleures terres, d'ailleurs en grand nombre.

Dans une lettre à Mgr Béliveau, qui s'occupe si efficacement de colonisation et d'agriculture pratique au Manitoba, M. l'abbé Lalonde, curé de Saint-Lazare, disait: "Les familles Dupont, Oscar et Emile, sont allés prendre des homesteads près de Camperville. Ces messieurs sont revenus enchantés.'

M. Louis Lanthier, de Transcona, dont j'ai déjà parlé dans la **Liberté**, est si content des homesteads qu'il a pris pour son fils et lui, il y a trois semaines, qu'il est parti mardi dernier avec trois autres futurs colons. Il a loué un char, qu'il a chargé de trois chevaux, un moulin à faucher, un râteau, des charrues et tout ce qu'il lui faut pour s'établir.

Si tous ces colons, anciens cultivateurs et nouveaux, sont satisfaits, n'est-ce pas un puissant encouragement pour ceux qui songent sérieusement à leur avenir et n'avons-nous pas raison de leur dire: Colonisons.

Mais le temps presse. Plus tard serait peut-être trop tard.

O. Corbeil, Ptre,

Archevêché de
Saint-Boniface, Man.

"UN CANADIEN ERRANT"

Lettres parisiennes et croquis canadiens

Sous ce titre, M. Ernest Bilodeau, rédacteur au **Devoir**, vient de réunir en un coquet volume les attachantes "lettres parisiennes" qu'il envoya naguère à l'**Action Sociale**. Il y a ajouté d'intéressantes chroniques, pleines de saveur locale bien canadienne; on dit même que "les vers se sont mis" dans cet ouvrage, que M. l'abbé Thellier de Poncheville, le renommé prédicateur français qui compte tant d'amis au Canada, a voulu faire précéder d'une délicate préface écrite sur le théâtre même du gigantesque conflit européen.

Parmi les vignettes hors texte que contient le recueil, on remarque une excellente photographie, encore inédite au Canada, d'un superbe vitrail offert, en 1891, par feu Honoré Mercier, premier ministre de la Province de Québec, à l'église de Tourouvre, en France.

L'imprimerie de l'**Action Sociale** a donné la plus jolie toilette typographique à l'oeuvre de M. Bilodeau, dont l'apparition compte déjà comme l'un des événements littéraires de l'année.

En vente à 50 sous dans toutes les librairies, à l'**Action Sociale** et au **Devoir**. On est prié d'ajouter 5 sous pour le port.

TIMBRES DE GUERRE

Des demandes de renseignements ayant été reçues relativement à l'emploi des timbres-poste pour le paiement de la taxe de guerre sur les chèques de banque, les lettres de change, les billets promissoires, les mandats d'express, les remèdes brevetées, la parfumerie, les vins ou le champagne, aussi bien que sur les lettres, les cartes postales, les bons de poste et les mandats de poste, avis est donné par le présent, que cet emploi de timbres-poste est strictement conforme aux dispositions de la loi spéciale du Revenu de Guerre 1915, qui dit que l'on peut employer des timbres-poste au lieu des timbres de guerre du Revenu de l'Intérieur, pour satisfaire aux exigences de la loi qui demande que des timbres gommés soient employés.

Le public est libre en tout temps d'employer les timbres-poste dans n'importe quel but au lieu des timbres de guerre du Revenu de l'Intérieur mais il est pourvu spécialement dans la loi à ce que l'on ne puisse employer les timbres de guerre du Revenu de l'Intérieur sur les lettres, les cartes postales, les bons de poste ou les mandats de poste, les seuls timbres que l'on puisse employer pour ces fins sont les timbres-poste ordinaires ou les timbres-poste sur lesquels les mots "War Tax" sont imprimés.

Communiqué.

LE COIN DES DAMES

On m'a donné un de ces jours derniers, devinez quoi!... Si fines que vous soyez, je doute de votre perspicacité pour cette fois; vous ne trouverez jamais; on m'a donné une maison... en sucre d'érable. C'était, n'est-ce pas bien pensé du donateur, éclairé, sans doute, par mon nom d'emprunt, sur mes goûts pour la "cabane".

En vraie petite fille j'en ai vite opéré la démolition, à commencer par les cheminées... En dégustant ce produit de "chez nous" je me rappelais ce mot d'un enthousiaste, non moins qu'imminent personnage qui disait: "Quand je mange du sucre d'érable, c'est mon pays que je mange" et il fallait voir le geste expressif qui suivait la parole! Cet enthousiasme a trouvé son écho chez moi... et ma délicieuse maison en a été la victime. Je me suis sentie envahie d'un moment de nostalgie,—j'en ai quelquefois—à la pensée des années passées, au temps de la tire et du sucre, près des rives de mon cher Saint-Laurent.

N'êtes-vous jamais allées, mesdames, à une "Cabane à sucre"? La première fois qu'on m'y a amenée, j'avais six ans—je n'étais pas longue—mais je me rappelle la neige fondante, la grosse voiture—pas élégante, soyez-en sûres—trainée par de pauvres chevaux allant "d'un pas tranquille et lent" et nous, tous courbaturés par le cahotage des mauvais chemins. Tous les plaisirs se payent, voyez-vous: un peu de misère en route nous rendait plus agréable la fête au sucre. Si je m'en souviens! Ah! le beau temps d'alors! qu'il était apétissant ce beau sirop doré bouillonnant d'écume!... Je voulais voir... et de plus près toujours.—"N'approche pas, petite, tu te brûleras." Ma foi, je ne réalisais guère que ce n'eût pas été divertissant de me répandre sur les doigts, même un tout petit peu de ce ragoutant liquide. Ah! que c'était donc bon! Quel délice!

* * *

Pardonnez-moi, chères lectrices, si je me laisse aller ici à ces souvenirs de mes jeunes ans où la gourmandise n'était pas là le moindre de mes défauts. Mais il se détache pour moi, de ces rêves d'autrefois, comme un bonheur, une joie enivrante qui m'entraine au besoin de dire à quel point je suis heureuse d'être Canadienne française, Québecquoise, amoureuse de son fleuve, de ses érables, partant de sa religion et de sa langue.

Je pense aussi qu'il fait bon rencontrer de ces âmes communicatives qui réveillent chez les autres cet amour qu'on doit avoir pour tout ce qui forme l'essence de notre race. La langue que nous parlons n'est-elle pas la plus belle et la plus riche? Quel dommage qu'on la dénature tant parfois! Messieurs les Anglais ne veulent absolument pas que nous rivalisions avec nos ancêtres.—"Ils parlent le patois, ces Canadiens", disent-ils. C'est une toquade, rien de plus. Un soufflet n'est pas un pire affront. Mais, il est de ces gens qui laissent dire pareille absurdité sans broncher. Ceux-là qui ne sentent pas l'injure n'aiment pas leur langue: ce sont les mêmes qui s'anglifient jusqu'au dédain de leurs compatriotes. Pauvres ignorànts! Ils ne savent pas qu'en plus du mépris des leurs, ils ont la mésestime de ceux qu'ils flattent.

N'ayons donc pas de fausse honte, aimons notre vieux parler français et travaillons à la perfection de notre langage qui laisse parfois à désirer.

Ne croyez pas que ce soit de l'affectation de bien parler, en tout temps, en tout lieu, et devant n'importe qui. Je ne vois pas pourquoi en famille, avec ses intimes, on doit se dispenser de termes choisis, de phrases correctes. Mais non! S'il vous faut faire preuve de belle diction, dans une occasion quelconque et que vous n'en avez pas l'habitude, c'est là qu'on vous taxera d'air emprunté... Autrement quand l'exercice est journalier le maniement de la langue devient un jeu.

Canadiens français, ne souffrez pas que vos enfants parlent une langue étrangère entre eux, non plus qu'ils vous ådressent la parole dans cette langue.

Pour conclure, j'aime bien le sucre... mais plus encore le "verbe français".

Jacqueline des Erables.

RECETTES

Chou à la crème

Ingrédients: 2 tasses de chou froid et haché fin: 1 cuillerée à soupe de beurre: 2 cuillerées à soupe de farine; 2 tasses de lait chaud, 1 cuillerée à thé de sel; 1 cuillerée à thé de poivre.

Préparation: Faites fondre le beurre dans un vaisseau, ajoutez la farine tranquillement et brassez vite jusqu'à ce que ça devienne épais; ajoutez le sel, le poivre et versez sur le chou. Couvrir avec des miettes de pain et jaunir au fourneau.

* * *

Salade

Coupez en petits morceaux une grosse tête de laitue, un oignon vert, un peu de cresson, 1 tasse de celeri, une tasse d'olives, 2 grosses tomates et le jaune d'un oeuf cuit dûr. Mélangez bien et mettez au froid pendant quelques minutes. Faites une mayonnaise avec une cuillerée à thé de moutarde, une demie cuillerée à thé de sel, deux cuillerées à thé de sucre, trois cuillerées à soupe de vinaigre, gros comme un oeuf de beurre, un oeuf battu séparément. Faites cuire au bain-marie, jusqu'à ce que cela devienne épais. Faites refroidir et ajoutez trois cuillerées à soupe de crême puis versez sur votre salade.

* * *

Gâteau roulé

Ingrédients: 3 oeufs; 1 tasse de sucre; 2 cuillerées à soupe de lait; 1½ tasse de farine; 1½ cuillerée à thé de poudre; une pincée de sel.

Préparation: Battez bien les jaunes d'oeufs avec le sucre, ajoutez les blancs battus en neige ainsi que le lait. Sassez la farine avec la poudre à pâte. Mettez dans un moule plat et laissez cuire 10 ou 15 minutes. Mettez sur une serviette, étendez de la gelée et roulez le gâteau.

J. G.

HEROIQUE DEVOUEMENT

L' "Eclair de Montpellier", a conté le beau trait suivant, dont M. l'abbé Teulade, professeur à l'Institut Saint-Félix, Beaucaire fut le héros:

Un jour, dans la tranchée, on annonce que le colonel, aimé comme un père par son régiment, est tombé blessé à petite distance des Boches.

—Mes enfants, dit le commandant, on ne peut le laisser entre leurs mains.

Et il demande quelques hommes de bonne volonté pour aller le chercher sous le feu de l'ennemi.

Une escouade part, mais le feu qui l'a accueillie devient si intense que le commandant renonce à exposer sa petite troupe à l'anéantissement certain.

—Mais, dit-il, si l'un de vous a le courage d'affronter la mort, qu'il y aille:

Un homme se détache: c'est l'abbé Teulade. Le commandant l'embrasse en pleurant. Le jeune prêtre s'élance en avant sous une pluie de projectiles: quatre balles traversent sa capote, deux autres lui enlèvent son képi. Enfin, miraculeusement épargné, il arrive jusqu'au colonel et l'emporte.

Anxieux, le commandant et les hommes le voient revenir avec son précieux fardeau. Les balles pleuvent toujours. Il va être enfin à l'abri quand, atteint à son tour, il roule sur le sol avec son colonel.

On se précipite à leur secours. On les sauve. L'abbé Teulade n'est que blessé. Tandis qu'on le soigne, on voit un jeune lieutenant se jeter à genoux à côté de lui.

—Monsieur l'abbé, dit-il, il y a longtemps que j'ai cessé de croire et de pratiquer ma religion, vous venez de me convertir. Je vous en prie, devant toute ma section, confessez-moi!

Et. devant ses camarades émus, le prêtre soldat entendit l'aveu de son lieutenant. Puis il leva sur lui une main sanglante d'où descendit sur l'officier la première absolution.

VARIETES

Lorsqu'on aime réellement on se réjouit du bonheur de la personne aimée. On fait tous les sacrifices pour le lui procurer.—(Sainte Thérèse.)

* * *

Ce n'est ni la raison seule ou l'inclination seule qui font les bons ménages; le bonheur naît de l'alliance de l'une et de l'autre.

* * *

C'est un grand point de savoir parler à temps, faire une observation d'une manière douce, une réprimande avec charité.

* * *

La vie que nous trouvons trop courte se compose de beaucoup de journées que nous trouvons trop longues.

* * *

Les yeux sont les portiers de l'âme et les messagers du coeur.—(Saint Augustin.)

* * *

On dit que l'éducation des enfants est à refaire! L'éducation des mères ne l'est-elle pas aussi? Pour quelques-unes.

SOIN DES ENFANTS

L'idée populaire est que la rougeole est une maladie sans conséquence et que tous les enfants doivent l'avoir tôt ou tard. On exposera toute une famille à la contagion en croyant que c'est nécessaire.

C'est une erreur car on compte nombre de personnes qui n'ont eu et n'auront jamais la rougeole. Maintenant nos médecins vous diront et avec raison que les suites de la rougeole sont dangereuses; la vue est souvent affectée pour la vie; ou les rognons en souffrent... ou les poumons sont affaiblis. Et, au lieu que cette maladie soit considérée comme légère, elle est une des plus sérieuses de l'enfance et on doit l'entourer de beaucoup de soins, surtout pendant la convalescence.

Cette méthode d'exposer volontairement un enfant à la contagion ne devrait jamais se faire vu les conséquences sérieuses que peut entrainer la maladie.

Gertrude.

DE LA MODE

Il faut se rappeler que quand on a donné un peu de temps au choix d'un costume, il reste encore les différents accessoires qui vont avec ce choix: la chaussure, les gants, la voilette, la ceinture et même les ornements tels que les bijoux, doivent être en harmonie avec la robe ou le costume.

* * *

On remarque toujours que la femme bien mise évite de porter ces modes extravagantes qu'apporte chaque saison et que celles qui les suivent donnent pour raison qu'elles veulent être "à la mode".

* * *

Chaque saison apporte sa couleur nouvelle. Il faut être bien judicieuse dans son choix, car cette nuance que vous admirez beaucoup peut-être ne vous va aucunement.

* * *

On commence à parler des robes légères pour l'été. Les broderies! jamais on n'en a vu de plus jolies. On en va chercher les dessins dans les motifs antiques et l'on copie nature. C'est bien chez elle que les vieux artistes puisaient leur science. L'oriental surtout se voit partout.

Gertrude.

Département des patrons



Il y a quelque chose d'ornementatif, pour ne pas dire de mode, dans le choix de la ceinture pour la jupe tailleur. Naturellement elle prolonge la taille de la jupe qui autrement serait à haute taille, mais l'on ne demande plus autant aujourd'hui une haute taille. Certains costumes la demandent, mais il n'est aucun type de jupe prédominant cette saison. De sorte que la ceinture est aujourd'hui chose indépendante.

La ceinture montrée dans cette gravure n'est pa snécessaire au costume, on peut l'omettre si on le préfère, puisque la jupe est terminée par une haute taille et montée à l'intérieur sur une ceinture. Si on emploie un tissu large, on peut suivre le modèle principal, sans autre couture que celle qui se trouve dans le dos. Pour les tissus plus étroits on peut aussi employer la couture sur le devant. Le patron No 7,069 est pour fillettes de 14 à 20 ans. Prix 15 sous ou deux pour 25 sous.



Au commencement de la guerre on protestait de tous côtés contre les femmes qui suivaient dans leur costume la mode militaire. C'était une protestation naturelle et recommandable, mais à moins de vouloir être toute différente des autres une femme devra nécessairement suivre dans une certaine mesure le type militaire. Elle peut le suivre plus ou moins, mais il faudra que quelque chose laisse pressentir le type militaire.

Cela se voit dans le patron indiqué ici, dans la disposition des boutons et dans la sévérité du collet. Le devant donne de la souplesse par la façon dont il ferme. Cela est un avantage dans les tissus de soie, etc. On préfère les boutons couverts de soie pour les blouses en soie. Le patron No 7,061 est pour les mesures de buste de 34 à 44. Prix, 10 sous ou deux pour 25 sous.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur..........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

LE "SINGE"

Nous avons déjà donné la recette de sa préparation. Citons, à son sujet, l'anecdote suivante, du "Cri de Paris".

Un petit soldat, venu du fond de la Bretagne, a écrit à sa soeur, qui est domestique à Paris, ses premières impressions militaires. Et voici en quels termes il parle de la cuisine du quartier:

"La popote n'ai pas moyais. Hier, on a mengé du singe. Tu ses, toi qui fait la dégoûté, ça n'est pas movais. D'aieure, quan je retourneré au pais, je compte ben acheter le chien pensée à la mère Kerner et vous le préparé..."

Le petit soldat, qui a pris goût au chimpanzé, serait bien désillusionné si on lui apprenait que le "singe" c'est du boeuf.

UN ENSEIGNE

Vous devez vous rappeler S..., me dit le lieutenant de vaisseau, allongé sur sa chaise longue, la tête enveloppée de bandages.

C'était un de nos "jeunes marines", désoeuvré, voire opiomane, une de ces enseignes amateurs dont quelques-uns de vos confrères ont tant médit, avant la guerre... Et bien! il est mort en héros, en héros des temps légendaires.

C'était par là-haut, dans les Flandres, du côté de l'Yser et d'Ypres, il y a une quizaine de jours. J'étais là avec la brigade des fusiliers marins de Brest. S. se trouvait sous mes ordres.

Depuis la veille, la brume régnait, alternée avec du crachin, comme celui de nos côtes bretonnes. Avec cela, froid de canard, nos matelots manquaient de lainages, on grelotait; c'était charmant.

L'ordre vint de l'état-major de s'emparer, coûte que coûte, du hameau de W..., qui gênait la marche en avant, et qui, détruit, mais transformé en redoute et petit fortin, empêchait les troupes alliées de franchir un étroit canal.

Les Allemands se trouvaient en force.

On nous avait placés en tête des troupes désignées pour le coup: nous n'étions qu'une compagnie, commandée, en guise de major, par un capitaine de frégate, vétéran des guerres du Tonkin.

Ce fut au petit matin qu'on prit contact avec l'ennemi.

Le terrain, autour du village, était couvert de chausse-trappes, coupé de fossés d'eau boueuse, semé de buissons, hérissé de lacis de fil de fer.

Les Boches, derrière des épaulements, des parapets, des petits murs, nous reçurent avec fermeté.

Leu feu, assez bien ajusté, fit chez nous de nombreuses victimes. Mais nous parvînmes à enlever tous les obstacles successifs.

Le capitaine de frégate, qui nous entraînait sabre au poing, était tombé frappé à mort, et je prenais le commandement lorsqu'un flottement se produisit sur l'ensemble du front d'attaque.

Nous venions juste de nous heurter à une sorte de chemin couvert, dont nous ignorions la présence et d'où des mitrailleuses légères, invisibles ou à peu près, nous canardaient presque à coup sûr.

La gauche de notre ligne plia, commença de battre en retraite.

La droite, menacée d'être tournée par un vigoureuse contre-attaque qui débouchait de la tranchée, dut imiter ce mouvement.

Pour ménager un peu mes hommes, je les ramenai en arrière, les laissai souffler un moment; puis, ma colonne reformée, je les conduisis à l'assaut.

D'un élan furieux, mes braves se ruèrent sur l'ennemi.

Un décharge à bout portant déconcerta les Bavarois.

L'instant d'après, nous faisions brèche, et leurs rangs pressés se rompirent.

Nous les pourchassâmes pêlemêle, mais, arrivés à la tranchée qui gardait l'entrée du pays, sous le feu de leurs mitrailleuses, nous dûmes reculer de nouveau.

Une balle me traversa les joues, une seconde m'entra dans l'aiselle. Je m'abattis. Un matelot m'emporta sur ses deux épaules, tandis que le brouillard de poudre se mêlait au crachin grisâtre.

C'est alors que S... fit quelquechose d'extraordinaire.

Il appela un second maître et lui parla quelques instants, lui donnant des ordres à voix basse.

Puis il vida toutes ses poches sous les yeux du maître ahuri.

Il sortit papiers, montre, argent, ne gardant qu'un étui de cuir, un fauve étui à cigarettes.

Et, se dépouillant de son sabre, de son revolver d'ordonnance, il tendit le tout au matelot qui le servait ordinairement.

Après quoi, il lui ordonna d'apporter des grenades à main, trouvées sur des tués allemands, ainsi qu'un long bout de ficelle.

Le marin, surpris, obéit et revint avec dix grenades.

L'enseigne étudia les engins d'un air posé, les attacha tous les dix autour de sa taille, en prenant soin de les fixer à des intervalles égaux.

On le vit alors tirer de sa poche l'étui à cigarettes fauve, prendre un petit tube de tabac opiacé et l'allumer avec le plus grand calme.

Il réunit les fusées flexibles d'amadou dans sa main gauche, alla se placer en tête des premiers échelons et cria, d'une voix de manoeuvre:

—En avant! à la baïonnette!

Il partit au pas accéléré vers la mort.

Toutes les mitrailleuses crachèrent. Une moitié de l'effectif fut couchée par terre.

Mais l'enseigne, dressé sur le rebord de la tranchée ennemie, était indemne et fumait toujours.

Et, pendant un dernier hourrah, pour exciter ses matelots qui avaient compris maintenant, il approcha des fusées les cendres incandescentes de la cigarette, constata que les cordeaux avaient pris feu et bondit au-dessous de lui sur les pointes boches hérissées.

Une détonation assourdissante! Des lambeaux de chair, de membres humains, furent projetés en l'air par la force de l'explosion, tandis qu'une pluie de sang s'abattait aux alentours.

De l'héroïque officier, il n'y avait plus de trace!

Mais, en se convertissant de la sorte en grenade vivante, il avait mis hors de combat les armements des mitrailleuses, plus une trentaine de fantassins.

Nos hommes, bouleversés, fous de rage, ne firent pas le moindre quartier.

Une heure plus tard, la position, tout le village était à nous.

L'ennemi ne tenait plus un point de ce côté-là du canal.

Bon sang ne peut mentir, n'est-ce pas? Mais, tout de même, une nation capable de produire des héros de cette taille à l'heure du danger est digne de toutes les victoires!

Fred Macl.

UN PEU DE PHYSIQUE

Près d'une tranchée vaseuse, on ouvre un boyau de communication. La liaison faite, dans ce nouveau trou qui était sec, se déverse l'eau boueuse du premier trou. Un poilu proteste:

—C'est dégoûtant, c'te vase qui nous poursuit ici!

Mais, à ses côtés, un agrégé de physique, sévère:

—Mon vieux, tu ne connais donc pas la théorie des vases communicantes?



Pour Lire au Foyer le Dimanche



MOIS DE MAI

S'il y a quelque réunion publique, il convient d'y prendre part: là, en effet, on s'anime les uns les autres à la piété, par le bon exemple; on prie ensemble; on chante de beaux cantiques à la sainte Vierge, les prêtres font des instructions ou des lectures courtes et simples que tout le monde peut comprendre; et l'on peut assurer qu'après le mois de Marie célébré de la sorte, on commence l'été avec une fameuse profusion de grâces.

S'il n'y a pas de réunion publique à l'église, il faut tâcher de fêter le mois de Marie en famille, et, pour cela, organiser dans quelque chambre de la maison, une espèce de petite chapelle, avec une statue de la sainte Vierge, qu'on entoure de bouquets de fleurs. Au moment convenu, toute la famille se rassemble; on fait une petite lecture; on récite soit les Litanies de la sainte Vierge, soit une dizaine de chapelet, soit même le chapelet tout entier, comme cela se pratique encore dans bien des familles chrétiennes de la vieille roche. Si on le peut, on chante un cantique; et l'on termine la fête de chaque jour, en disant un **Souvenez-vous** pour le Pape et à ses intentions.

Si tu ne peux pas, mon cher lecteur, organiser ainsi ton mois de Marie, ni le faire en famille, contente-toi de le faire en particulier, en compagnie de ton bon ange, c'est un compagnon de mois de Marie qui en vaut un autre. Avec lui, récite au moins une petite dizaine de ton chapelet chaque jour, et salue avec amour la bonne sainte Vierge, Mère de Jésus, et ta Mère du ciel. Arrange, dans un petit coin de ta chambre, un semblant de chapelle, et, matin et soir, mets-toi à genoux devant l'image de la sainte Vierge lui demandant de te bénir. Plus tu soigneras cette petite chapelle privée, plus la sainte Vierge et ton bon ange Gardien seront contents de toi.

Pour l'amour de Marie, impose-toi, tous les jours du mois, quelque petite privation de friandise ou de curiosité. Mais surtout, avant tout, offre-lui une âme bien innocente, bien décidée à éviter toutes sortes de péchés.

Sais-tu quel est le plus beau bouquet que tu puisses offrir à la sainte Vierge pour le mois de Marie? C'est une fidélité bien exacte, bien sincère, bien courageuse à te corriger de tel ou tel défaut qu'on te reproche plus habituellement; par exemple, la négligence pendant tes prières, le mauvais caractère, les bouderies, la mauvaise humeur. Voilà le meilleur bouquet que tu puisses déposer chaque jour du mois de Marie aux pieds de la très sainte Vierge, Mère de Dieu. Ton bon ange sera fier de le lui présenter, et il te rapportera en échange, la plus tendre, la plus maternelle des bénédictions de Marie.

M. de Ségur.

LA SAUCISSE EXPLOSIVE

Le "Bulletin des Armées" publie cet extrait de lettre d'un officier:

Ce matin, j'ai fait une longue promenade dans les tranchées. Les Allemands ont bien voulu à ce moment précis se tenir tout à fait tranquilles. J'ai fort apprécié cette marque de respect, car ils lancent de temps à autres des saucisses explosives auxquelles il convient tout au moins de faire attention. Le meilleur moyen de se parer quand on les rencontre, c'est de faire quatre ou cinq pas à droite ou à gauche et de se coucher sur le ventre. La saucisse met sept ou huit secondes à exploser; on a donc le temps de manoeuvrer ainsi et l'on en est quitte de la sorte pour une vive commotion, car le vent de l'explosif se borne à vous soulever à un mètre de hauteur, après quoi l'on retombe dans la boue en excellent état.

Il ne manquait à la charcuterie boche, infinie dans ses variétés, que la saucisse explosive: c'est le suprême de la "delikatesse"!

POURQUOI?

"Mon Père, disait une jeune fille à son directeur, y a-t-il du mal à aller danser?"—"Mon enfant, répondit le prêtre, vous en revenez, c'est à vous de me le dire car vous devez le savoir." La jeune fille baissa les yeux et rougit; elle ne répliqua pas. Sa rougeur avait répondu pour elle.

Au sujet, non seulement des danses, mais aussi du théâtre, des lectures, que de fois ne pose-t-on pas de semblables questions, et que de fois également n'ajoute-t-on pas cette parole: "pour moi, je n'y prends pas de mal!"

Lisons ensemble cette page de Mgr Mathieu, évêque de Régina: "Vous n'y prenez aucun mal, dit-il: est-ce bien vrai? Si vous dites la vérité, je ne dois plus vous regarder comme des hommes, mais comme des anges, qui n'ont rien de la fragilité humaine. Si vous n'êtes pas tourmentés par aucune pensée impure, vous êtes plus heureux que Saint Paul, ce grand apôtre qui était obligé de réduire son corps en servitude pour conserver le précieux trésor de l'innocence qui était en lui; vous êtes plus heureux que ces illustres pénitents qui, reléguée dans les plus affreux déserts où ils ne s'occupaient que de Dieu, gémissaient encore de ressentir l'aiguillon de la chair; vous êtes plus heureux que saint Jérôme qui, enseveli dans le fond d'une solitude où il s'adonne aux oeuvres les plus rigoureuses de mortification, où il n'a d'autre compagnie que des bêtes féroces, se plaint encore amèrement des rudes assauts que lui livre le démon de l'impureté. Puis-je croire que vous êtes plus affermis dans la vertu que ces grands personnages; puis-je croire que vous pouvez rester en sûreté dans des lieux où un anachorète ne serait pas sans danger?

Vous prétendez que vous n'y faites pas de mal; mais connaissez-vous bien ce qui est mal et ce qui n'est pas, ce qui plait à Dieu et ce qui lui déplaît? N'avez-vous pas lieu de craindre que la passion que vous avez conçue pour ces plaisirs ne mette un bandeau épais devant vos yeux pour vous empêcher de voir les dangers que vous y courez et le mal que vous y faites?

S'il est vrai que vous n'y avez pris aucun mal, vous vous êtes au moins exposés à en prendre, et celui qui, sans de graves motifs, s'expose au péché, se rend par là même coupable. Qui vous assure que vous ne vous y laisserez pas aller comme tant d'autres, et que vous ne périrez pas dans le danger que vous avez la témérité de chercher comme eux?

Aller au ciel en riant, en chantant, en jouant, en dansant, quoi de plus agréable? continue l'éminent évêque; mais cela est-il bien conforme à l'Evangile? Qu'a dit Notre-Seigneur? A-t-il dit: "Heureux ceux qui rient" ou "heureux ceux qui pleurent?" A qui a-t-il promis les joies éternelles? Est-ce à celui qui sur la terre aura suivi ses passions, couru après les plaisirs du siècle, ou à celui qui y aura renoncé et porté sa croix? "Malheur à vous qui maintenant riez, c'est-à-dire, vous amusez, vous divertissez malhonnêtement, parce qu'un jour, dans l'éternité, vous pleurerez et vous gémirez." Voilà ce qu'a dit Jésus-Christ.

On nous reprochera, dit-il enfin, de n'avoir pas d'expérience du monde et de condamner à distance des choses qui vues de près, mériteraient plus d'indulgence. Pour apprécier les excès de vitesse dont les automobilistes se rendent coupables, n'est-il pas préférable d'être sur leur passage que dans leur voiture? Combien d'entre eux ignorent leur imprudence, quand ils n'ont pas pour les avertir l'aiguille d'un compteur ou le signal d'un agent de police?"

L'aiguille du compteur, c'est la conscience; à son défaut, l'agent de police, c'est le prêtre; les automobilistes qui font du 40 et du 50 milles sans s'en apercevoir, ce sont ces chrétiens qui, emportés par le tourbillon des plaisirs sensuels, ne croient pas au danger, se rient de ceux qui les avertissent, et ne se convainquent que.. quand ils ont pirouetté, tête première, dans un fossé.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

LA PEINE DE MORT.

Pour la seconde ou troisième—espérons que ce n'est pas la dernière—le parlement a tué dans l'oeuf le bill Bickerdike en faveur de l'abolition de la peine de mort.

Le sarguments à l'appui du maintien de la peine de mort sont légion; ils peuvent être ou d'ordre moral, ou d'ordre pratique. Ceux-là qui aujourd'hui prêchent son abolition, s'en tiennent principalement aux arguments d'ordre pratique. Le haut domaine du point de vue philosophique de la peine capitale leur semble tout à fait ridicule. En outre, hommes de leur siècle de progrès, ils ne peuvent comprendre pourquoi l'on ne s'en tiendrait pas aux chiffres, aux résultats acquis de l'expérience. "Sur ce terrain-là, s'écrient-ils, nous sommes assurés de la victoire. Il nous fournit la preuve que la peine de mort ne détourne pas l'homme du meurtre."

Statistiques existent; expériences ont été faites. En face des unes et des autres, l'on se demande comment des hommes sensés peuvent encore oser prêcher leur utopie.

Que conclure, sinon que la peine capitale s'impose, de l'expérience des Etats de la Nouvelle-Angleterre. Il y a vingt ans, le Maine et le Rhode Island, dans une pensée de faux humanitarisme, abolissaient la peine capitale et lui substituaient l'emprisonnement à vie. Qu'en est-il résulté? De 1900 à 1910, ces deux états virent se commettre cinquante-six meurtres contre trente-six dans le Connecticut, le Vermont et le Massachusetts, bien que ces trois derniers Etats eussent une population quatre fois supérieure à celle des deux premiers. Un certain nombre d'états de l'ouest américain ont aboli la peine capitale, avec un résultat tout aussi probant. L'Iowa donna l'exemple en 1872, mais le nombre des meurtres crût si rapidement, que, quatre ans plus tard, cet état rétablissait la peine capitale. Depuis quarante ans, le Michigan n'a pas vu d'exécution capitale; aussi, le nombre des meurtres s'est-il accru de 2,500 pour cent. En 1899, une vague d'humanitarisme balayait le châtiment capital dans le Colorado: recrudescence de meurtres, indignation du peuple qui recourt au lynch, finalement, après trois ans de ce régime, rétablissement de l'ancien régime à la satisfaction de toutes les honnêtes gens guéries de leur accès d'humanitarisme. Deux ans d'existence sans la peine capitale ont suffi pour guérir les humanitaires de l'état de Washington.

Si nous passons des états aux pays, le contraste est encore plus frappant. Le cas de l'Italie et de l'Angleterre suffira à prouver notre affirmation. Depuis une trentaine d'années, l'Italie a substitué l'emprisonnement solitaire à la peine de mort, tandis que l'Angleterre a poursuivi sa politique d'une rigoureuse application de la peine capitale au meurtre. En 1905, l'Italie devait avouer 105 homicides par million d'habitants, tandis que l'Angleterre n'en avait que 27.

* * *

En bonne philosophie et en bonne pratique, l'abolition de la peine de mort est donc absurde. Rien ne vaut mieux que l'expérience pour guérir les faux humanitariens et les ramener au bon sens populaire, résumé, par un auteur français, en une spirituelle boutade aux assassins favorables à l'abolition de la peine de mort: "Commencez vous-mêmes, messieurs."

LES CATHOLIQUES EN ANGLETERRE ET EN ECOSSE

Il y a, d'après les statistiques les plus récentes, 1,891,006 catholiques en Angleterre et 518,969 en Ecosse. On trouve dans ces deux pays 5 archevêques, 17 évêques suffragants, 1 archevêque coadjuteur et 4 évêques auxiliaires. Le nombre des églises et des chapelles est de 2,307 et celui des prêtres de 4,568. Sur ce dernier nombre, 2,949 appartiennent au clergé séculier et 1,619 au clergé régulier. Dans les rangs de ce dernier se trouvent beaucoup de religieux français chassés de leur pays par la persécution maçonnique. Une foule d'entre eux sont déjà héroïquement morts pour leur patrie.

UN TEMOIGNAGE PROTESTANT

Les protestants qui croient, que n'a pas encore emportés le matérialisme, voient avec la plus grande inquiétude le problème de la dépopulation. Les statistiques sont tellement probantes qu'ils ne peuvent plus nier le fait, encore moins le cacher. Et voilà, pour eux, avouait récemment le **Christian Guardian**, un problème inquiétant et menaçant. Au point de vue influence, la diminution constante du taux des naissances chez les protestants en regard du taux des naissances chez les catholiques signifie tout simplement la ruine de l'ascendance protestante, de sa domination politique. "Nous ne pouvons perdre de vue le fait que les familles catholiques ont en moyenne plus d'enfants que les familles protestantes et l'on ne saurait mépriser le résultat que ceci peut avoir sur l'influence dans un pays politique où il y a suffrage... Le pays qui n'a que peu de naissances multipliera vainement le nombre de ses écoles et de ses églises, car il est sur le chemin de la dégénérescence, laquelle ne viendra que plus rapidement si le luxe prédomine."

Il y a une justice pour les nations comme pour les individus et les crimes des unes n'échappent pas plus au châtiment divin que les fautes des autres.

LES JESUITES CONTRE LA FRANCE!!!

Comme toujours, il s'est trouvé quelques sales et bigotes feuilles protestantes au Canada pour accuser les Jésuites d'avoir comploté la guerre actuelle contre la France. En quoi, elles n'étaient qu'un écho aux feuilles radicales de France qui accusent le clergé français—même les religieux qui chassés par d'iniques décrets, reviennent donner leur vie pour assurer celle de leur ingrate patrie—d'avoir voulu cette guerre, de payer le grand état-major pour qu'il se fasse battre, même d'avoir livré à Guillaume, par l'intermédiaire de Mgr de Tarbes, un prodigieux trésor accumulé au sanctuaire de Lourdes.

A ces ignobles calomnies, les Jésuites français, de même que le clergé français, répondent en combattant pour la France et en lui donnant leur vie.

Sait-on que près de cinq cents Jésuites, exactement quatre cent quatre-vingt dix-huit, sont actuellement sous les drapeaux en France. A l'heure même d'autres s'y rendent, répondant à de nouveaux appels. Ce total se partage en 206 prêtres, 227 scholastiques et 65 frères. Au début de mars, 49 avaient été blessés et 10 d'entre eux avaient succombé à leurs blessures; 23 avaient été faits prisonniers. En tout, il y a eu jusqu'à cette date, tués ou morts de leurs blessures, 28 Jésuites. Quatre ont obtenu la Légion d'Honneur, trois la médaille militaire, dix-neuf ont été cités à l'ordre du jour.

Et ce sont de tels hommes qu'on ose appeler anti-patriotes!

OH! OH! LE SOUVERAIN ETRANGER

Les catholiques de France suivent leur gouvernement et leurs chefs militaires; les catholiques de l'Allemagne suivent le Kaiser; les catholiques de l'empire britannique suivent le roi; les catholiques de l'Autriche-Hongrie suivent François-Joseph.

Ce que ça doit être pénible aux dénonciateurs de "l'obéissance des catholiques à un souverain étranger" de prouver leur théorie de la solidarité politique des catholiques sous les ordres du Pape.

AVEZ-VOUS VOTRE PHOTOGRAPHIE?

Question étrange, en tête d'un article. Conseiller d'avoir sa photographie, n'est-ce pas conseiller un peu de vanité?

Eh! bien oui, nous vous le conseillons: "Ayez votre phatographie." Ne reproduit-elle pas fidèlement votre âme? De sa grande prunelle, l'appareil de photo a si vite saisi le faible ou le fort d'un homme! Il l'a saisi sur ses lèvres, dans ses yeux et même dans sa chevelure. Si donc vous désirez revivre salutairement votre passé, regardez vos portraits.

* * *

Enonçons d'abord cet axiome: la personne qu'on photographie prend la pose la plus flatteuse pour elle, la pose qui la montre non pas telle qu'elle est, mais telle qu'elle veut être ou croit être. C'est la réflexion d'un très fin observateur. Si vous ne voulez pas vous étudier vous-même, étudiez sur sa photographie tel ou telle de vos intimes que vous connaissez mieux peut-être que vous-même... du mauvais côté bien entendu.

Voyant ce sourire fin, vous dites: Comme elle se trouve spirituelle, celle-là: si on ne la connaissait pas, on dirait vraiment.. Et celle-là! voyez donc: avec ses yeux levés au ciel, elle ressemble à une prophétesse. Cependant... Hélas! Et vous?... Oh! si nous voulions être méchants!

* * *

Voici le plus ancien de vos portraits: Bébé a deux ans. Menu, tapageur, potelé, à visage rond avec un petit coq sur la tête et des grelots dans les mains, il ne sait pas qu'il est assez joli! Sa bouche s'entr'ouvre pour babiller, ses bras veulent se débattre et ses yeux s'arrondissent d'étonnement devant le monsieur qui dit: "Ne bougez pas!"

Vous qui maintenant voyez naître votre moustache ou favoris artistiques, vous aussi qui avez remplacé les tresses de fillette par des chignons à la mode, vous fûtes cet ange-là de qui le poète disait:

Il est si beau l'enfant, avec son doux sourire.
La douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vites apaisées,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de tout ports... sa jeune âme à la vie,
Et sa bouche aux baisers!

O naïve vision! Des petits yeux clairs et purs comme une fontaine dans la roche, une petite bouche faite pour gazouiller: Jésus! un petit coeur frôlé par le coeur de maman et les ailes des anges!

* * *

Bébé a grandi. Il est Premier Communiant, simple, naïf, confiant: douce figure rayonnante, lèvres entr'ouvertes par sincérité, oeil lumineux et franc qui défie les scrutateurs: "Oh! je n'ai pas peur que votre regard, pénétrant à travers mes yeux, descendre jusqu'au fond de mon âme!"

Le beau temps! le beau temps! Quel paix, sous le voile de la fillette! Quels battements de coeur sous le brassard blanc! Alors, on dormait bien dur, la nuit, sans le souci des passions; on était enfant de choeur; en habit rouge aux jours de fête, on servait la messe avec des ailes blanches, et comme des papillons au calice divin.

* * *

Vingt ans! Vous avez une certaine grâce; on vous regardera; on s'occupera de vous. Mais, la candeur... la simplicité de vos dix ans...! N'avez-vous pas un peu trop appris à **poser?** Ne voyez-vous pas, à travers ce sourire de commande, le **désir de plaire** et peut-être, la **prétention?** Sans doute, vous vous faites une belle bouche, un regard d'aigle, un front de génie; mais quelque chose de bien beau semble s'en être allé de votre coeur. Me trompé-je?

* * *

Voici enfin votre photographie prise à cet âge ou, grâce à Dieu, le désenchantement a soufflé sur les puérilités, où l'espérance et le malheur, hélas! vous ont mûri. Votre peau se fait rugueuse, vous vous décolorez, votre tête se décoiffe. La lèvre raidie s'attriste. l'oeil s'ouvre moins, comme par peur de trop voir ou d'être trop vu.

Est-ce bien vous, cela? Pauvre corps! Comme il s'est fané, malgré vous! Valait-il la peine de le tant orner?

* * *

Recueillis devant ces portraits, les vôtres, regardez-les avec calme, et vous vous souviendrez. Tout le passé vous réapparaîtra émouvant, avec ses heures pures. Laissez-vous pleurer, et vous sentirez le besoin de vous écrier:

O ma première enfance!
O ma première Communion!
O ma mère!

Ah! peut-être aussi des regrets bien amers soulèveront votre poitrine:

Si je pouvais recommencer!

Primo.

ONZE HEURES

Aimons bien la nuit: donnons-lui le sommeil que sa bonté réclame de nous. Eh bien! plusieurs jeunes gens de notre paroisse ne la respectent pas, cette nuit. Longtemps après onze heures, après minuit même, ils rentrent au logis, et la maman qui ne dormait pas, parce qu'elle s'inquiétait, leur dit: "Doucement, plus doucement, mon fils: si ton père s'éveillait!... Il n'aime pas les "veilleux", tu sais."

Le père a raison, de ne pas aimer les "veilleux"; car, la plupart veillent **trop tard** et **trop souvent.**

D'abord trop tard. Monsieur va voir sa future. C'est bien. Mais, est-ce raisonnable, de la tenir la moitié d'une nuit à lutter contre l'envie de bâiller? Est-ce galant que de l'obliger à se lever le lendemain la tête lourde, les idées mêlées, le coeur mal à l'aise? Arriver à huit heures, partir à onze, n'est-ce pas déjà trop? Imaginez! Trois longues heures à jaser, à se pressurer la cervelle pour en tirer du neuf et n'en sortir bien souvent que du vieux! Mais, non content de trois heures, on va jusqu' minuit. C'est inoui.

Le jeune homme travaille, sans doute? Oh! qu'il lui serait bon, lui aussi, le bon somme dans la bonne laine et la bonne plume! Il se lèverait demain restauré, dispos comme un chantecler à l'aurore. Il ne maudirait pas la tâche qui le culbute du lit, et après un copieux déjeuner il irait travailler le sourir aux lèvres. Mais, hélas! faute de sommeil, il se lèvera demain, l'humeur massacrante. Ne l'approchez pas trop.

Ce n'est pas tout: on va veiller quatre, cinq fois la semaine. Jeune homme, êtes-vous bien sûr que votre coeur ne vous trahira pas? Etes-vous bien sûr que ces trop fréquents tête-à-tête n'enlèveront pas petit à petit à vos camaraderies, la pudeur des premiers jours et ce respect mutuel qui garantissent votre vertu? Ame jeune, loyale et chrétienne, ne craignez-vous pas de jouer avec la passion la plus irrésistible de l'homme? Le trop de familiarité est un danger, surtout s'il vient un moment où l'on n'a plus rien de sérieux à se dire. Et comment voulez-vous qu'après des heures et des heures de babillage, le sérieux ne soit pas épuisé? Alors, la légèreté prend le dessus et puis..

Eh bien, prenez garde, jeunes gens. On a dit quelque part: "Le coeur du jeune homme doit être un coeur d'**or.** L'or c'est la pureté. Jeune homme, sois pur avant tout. Oh! si tu savais comme elle est forte, la pureté, pour rendre aimable, pour attirer, pour charmer! Pas de vertu qui illumine davantage le front de l'adolescent de reflets divins et qui mette dans ses yeux de plus vives clartés. Pas de vertu qui fasse si bien dire: "Dieu est là".

Gardez-le bien, cet or, et qu'on ne puisse jamais dire: Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

Autour de la Ferme



LE TREFLE D'ODEUR

J'ai eu souvent occasion de recommander aux cultivateurs de nos paroisses canadiennes-françaises, de ne pas mépriser ce trèfle d'odeur qui pousse sur nos chemins.

Tous nos cultivateurs avaient d'abord regardé cette plante comme une de nos pires "mauvaises herbes". Cependant dans les années de sécheresse, quand les animaux n'avaient plus d'herbes au pâturage, un certain nombre de nos cultivateurs ont constaté que les bêtes se jetaient avec avidité dans les chemins et dévoraient ce trèfle. On a dit: ces pauvres bêtes ont tellement faim qu'elles vont jusqu'à manger ces mauvaises herbes. Mais, on s'aperçut bien vite

1o Que cette mauvaise herbe est à peu près ce que nous avons de meilleur comme fourrage pour la vache à lait.

2o Qu'elle pousse presqu'aussi bien dans la sécheresse que dans les temps de pluie.

3o Que cette plante est détruite par le labour et ne paraît plus dans le grain: depuis 15 à 20 ans que nos chemins en sont remplis et jamais on n'en a vu pousser sur les terrains labourés qui cependant n'en sont séparés que par le dernier sillon de charrue le long du chemin.

Ayant entendu vanter la luzerne, nous en avons semé et bien que capricieuse pour choisir son terrain, elle nous donne grande satisfaction. Cependant à côté de l'annonce de la luzerne, au catalogue de Steele Briggs, 221 rue Market, Winnipeg, on avait remarqué un autre trèfle, le mélilot blanc—ou "Sweet Clover". Un trèfle bien plus facile à semer, fertilisant le terrain autant que la luzerne, poussant à la sécheresse comme au temps pluvieux, donnant sa semence avec facilité et profusion, et contenant presqu'autant de protéine que la luzerne. On fut tout surpris d'apprendre plus tard que le mélilot n'était rien autre chose que le trèfle de nos chemins.

Faire l'expérience fut l'affaire d'une année, et maintenant nos cultivateurs connaissent les qualités fertilisantes et nutritives de ce trèfle.

Plusieurs ont discuté, tous se sont demandé si ce mélilot ne serait pas une peste dans nos champs de grain. Des journaux de Québec et de Manitoba ont manifesté des craintes, et aujourd'hui je suis heureux de présenter aux lecteurs de la **Liberté** une lettre d'un de nos savants professeurs du Collège Agricole de Winnipeg. C'est, à mon avis, la confirmation de ce que j'ai dit à ce sujet.

M. T.-J. Harrison dit:

Le trèfle d'odeur est une plante qui a suscité, à son sujet, des opinions différentes, dans l'ouest du Canada. Quelques fermiers font son éloge ouvertement, tandis que d'autres maintiennent l'opinion que le trèfle d'odeur est une mauvaise herbe et doit être traité comme telle.

Cette plante est un légume et, comme tous les légumes, emmagasine dans les terres le nitrogène.

Il y a deux ou trois espèces de trèfle: le trèfle blanc, ou mélilot, est le plus commun, mais le trèfle jaune se trouve dans quelques parties de cette province. Les deux sont bi-annuels. La troisième variété croit dans l'est du Canada et dans quelques parties de l'ouest des Etats-Unis.

De toutes les variétés, seul le trèfle blanc ou mélilot a une importance comme plante de ferme. Une des raisons qui fait que cette plante est si hautement appréciée par quelques fermiers, c'est qu'elle peut pousser sur n'importe quel terrain. On peut la voir pousser sur une terre glaise dans la Vallée de la Rivière-Rouge, et sur une terre sablonneuse, à l'ouest de Carman.

Le trèfle blanc ou mélilot peut pousser dans un terrain **sur, acide et d'alcali** où d'autres plantes ne poussent pas.

Il ne demande pas un terrain aussi bien préparé que l'alfalfa. Comme fertilisateur du sol, il donnera des résultats aussi bons, sinon meilleurs que l'alfalfa.

Comme il est bi-annuel, il me semble que l'usage le plus important que l'on puisse en faire, serait de l'employer comme engrais. Il peut être semé avec du grain; dès la première année, après la récolte du grain, on ferait à l'automne une première récolte de trèfle, mais la plus grande récolte ne se ferait que la seconde année, vers le mois de juin, et on pourrait enfouir dans la terre la nouvelle pousse par un labour d'été.

Comme pâturage ou fourrage pour les animaux, le trèfle d'odeur ne donne pas une aussi bonne satisfaction que l'alfalfa. D'abord, il a un goût amer dû à un élément qui contient du "**cumarin**", mais il paraît que les animaux peuvent acquérir le goût pour cette plante, quand ils en mangent pendant quelque temps.

Il faut mettre les animaux au pâturage, lorsque la plante n'a pas plus de trois ou quatre pouces. Si l'on veut conserver le trèfle comme fourrage, il doit être récolté avant que les tiges ne deviennent trop dures. Si on le donne en pâturage ou en fourrage, lorsqu'il est jeune, le goût amer est moins fort.

Comparée avec l'alfalfa, la qualité du pâturage ou du fourrage est inférieure, mais le trèfle pousse plus vite au printemps et plus tard en automne, jusqu'aux gelées.

Il ne paraît pas donner aux animaux le gonflement que donne l'alfalfa ou le trèfle rouge.

Les quelques objections, au sujet de cette plante, sont les suivantes:

1o Son goût amer.

2o Le fait que la semence peut demeurer en terre pour pousser l'année suivante avec le grain.

3o Dans les districts où l'alfalfa peut être produit, ce trèfle blanc ne devrait pas y être introduit, parce qu'il est susceptible de devenir une nuisance pour l'alfalfa.

Le considérant impartialement, je crois que le trèfle blanc ou mélilot aurait une place parmi les récoltes de la Rivière Rouge, parce qu'il ne serait pas possible, vu les pluies de juin, de produire l'alfalfa avec profit. De plus, à cause de sa poussée vigoureuse, il détruirait plusieurs de nos mauvaises herbes.

Enfin, plusieurs fermiers, spécialement à l'est de la Rivière Rouge, ne peuvent avoir de succès avec l'alfalfa, mais le mélilot semble leur donner satisfaction.

T.-J. Harrison.

Dans un prochain numéro je dirai ce qu'on pense du mélilot dans la province de Québec.

N.-C. J.

UNE QUESTION DE PROFITS

On n'a guère le temps de calculer en industrie laitière—on est si occupé! Mais quand on le fait, à peine a-t-on jeté quelques chiffres sur le papier qu'on est stupéfié de voir les différences qui existent entre les troupeaux, les terres, les comptes de banque, la richesse du lait, etc., etc. Voici, par exemple, deux fermes qui se touchent; l'une donne de bons résultats, l'autre des résultats franchement mauvais. Un cultivateur arrive tout juste à tirer deux cents livres de lait par acre de sa terre pauvre et maigre; son voisin, qui sait un peu mieux cultiver, atteint sans peine dix-sept cents livres de lait par acre; il garde seize bonnes vaches sur une ferme bien tenue de quatre-vingt acre. Un laitier qui garde de pauvres vaches croisées, qui n'ont jamais été contrôlées et qui peut-être n'ont jamais eu un bon repas à se mettre sous la dent, obtient un maigre rendement de 3,000 livres de lait par vache. Un autre laitier qui s'y entend mieux exhibe fièrement un relevé de production de 8,000 livres de lait par tête pour 16 vaches, et du lait contenant une bonne proportion de gras.

L'alimentation fournit aussi de grands contrastes. Nous voulons parler des gens qui nourrissent leurs vaches pour avoir du profit, pas seulement pour les tenir en vie. Voici un cultivateur qui obtient cent livres de lait avec 59 centins de nourriture; en voici un autre qui dépense 90 centins et peut-être plus d'une piastre pour obtenir la même quantité de lait. Le premier fait un profit très raisonnable de trente dollars par vache, tandis que son voisin s'en tire tout juste trois dollars. Pourquoi ces différences extraordinaires? Parce que les cultivateurs ne se donnent pas la peine d'étudier chacune de leurs vaches. Si vous voulez augmenter vos profits, contrôlez la production, c'est-à-dire pesez le lait, faites-en faire l'épreuve, et pesez la nourriture. C'est un des travaux les plus simples et des plus faciles; écrivez aujourd'hui au service de l'industrie laitière, à Ottawa, pour avoir des renseignements et tâchez d'obtenir un meilleur profit de chacune des bêtes de votre troupeau.

LA PERIODE DE REPOS

Les fourrages ont été si rares dans l'automne de 1914 que beaucoup de vaches laitières ont cessé de donner du lait un peu plus tôt que d'habitude. D'autres se sont arrêtées simplement parce que leurs propriétaires les ont habitués à fermer boutique dès que le fromagerie ferme ses portes. Il y a des vaches qui se reposent six semaines, d'autres quatre mois; c'est une question d'habitude. Quoiqu'il en soit, les vaches seront bientôt prêtes à se remettre à produire du lait en 1915. Or la question qui se pose est celle-ci: N'y aurait-il pas moyen de les faire travailer plus longtemps? Sans doute, mais il faut s'y préparer d'avance et soigneusement.

Le laitier qui n'a pas encore essayé de raccourcir la période de repos fera bien de se souvenir d'une chose: c'est qu'il ne faut pas juger une vache par la quantité de lait qu'elle produit durant le premier mois de lactation. Par exemple, une bête qui donne 1,200 livres de lait le premier mois peut très bien ne pas produire autant pendant toute la saison que sa voisine qui n'a donné, pendant ce même mois, que 800 livres de lait. Au bout de sept mois ou à peu près, la première vache est déjà tarie et prend un long repos, tandis que la deuxième continue à produire pendant dix mois et permet à son propriétaire de profiter des prix avantageux de l'automne et de l'hiver. Pour bien apprécier la production d'une vache, il faut donc se baser sur le poids total du lait qu'elle donne pendant la saison et non pas sur la production du premier mois ou des deux meilleurs mois car la période de repos est un facteur très variable.

On fera bien de peser régulièrement le lait de chaque vache; c'est du reste une chose très simple et le gouvernement fournit gratuitement des feuilles de pesées qui la rendent encore plus facile. Ecrivez au Commissaire de l'industrie laitière à Ottawa pour demander des échantillons de ces feuilles; il y en a pour trois jours de pesée par mois et d'autres pour le pesage quotidien. Il vaudra encore mieux prendre des échantillons de lait en même temps pour les faire éprouver; vous saurez ainsi la quantité de gras que contient le lait de vos vaches.

LE MARCHE

Le marché a peu changé. On offre 8.50 pour le bon boeuf de boucherie. Le prix du cochon demeure ferme autour de $8.25.

BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Taureaux—	
Premier choix	$7.75 à $8.50
Bon choix	$7.15 à $7.75
Bon	$6.50 à $7.15
Elevage-choix	$5.85 à $6.40
De race: choix	$5.75 à $6.25
Moyens	$5.25 à $5.75
Boeufs—(Bulls)	
Premier choix	$5.15 à $5.65
Moyens	$4.65 à $5.00
Légers	$3.75 à $4.00
Boeufs—(Oxen)	
Premier choix	$5.15 à $5.65
Bon	$4.65 à $5.00
Moyens	$3.75 à $4.25
Ordinaires	$3.00 à $3.75
Vaches—	
Premier choix	$6.15 à $6.75
Bon choix	$5.40 à $6.00
Bon	$4.65 à $5.25
Elevage	$3.75 à $4.50
Pour le marché	$3.00 à $3.25
Bon pour la mise en conserve	$2.00 à $2.50
Laitières, excellentes	$55 à $70
Laitières, bonnes	$45 à $55
Veaux—	
Choix, 125 à 225	$7.25 à $8.00
Moyens	$6.75 à $7.25
Lourds	$5.25 à $6.50
Génisses—	
Premier choix	$6.65 à $7.25
Bon choix	$6.25 à $6.60
Bon	$5.25 à $5.75
Elevage	$4.65 à $5.50
Cochons—	
De choix	$8.20
Légers, 110 à 140	$7.25
Cochons légers, moins de 110 lvrs	$6.50 à $7.00
Truies	$.5.50
Truies maigres	$4.50

LES PRODUITS

Prix du gros

Fin de la semaine dernière

Ooeufs—	
Frais pondus	16-17
Beurre—	
Crêmerie	.36
Ferme (dairy)	22-28
Saindoux—	
En briques	.12
Chaudière (50)	$6.13
Seau (20)	2.52
Caisse (5)	7.72
Caisse (3)	7.80
Fromage—	
Nouveau	.19¾
Twins	.20
Viandes préparées—	
Boeuf	12½-13
Veau	.12½
Mouton	13-16
Porc	.09½
Viandes cuites—	
Jambon	.13.17
Bacon	.13-.18
Epaule	.12½
Porc salé (baril)	.22
Bologne	.10
Saucisse de porc	10½
Pieds de cochons	$1.25
Volailles—	
Coqs	.06
Poulets	.09
Dindes	.12
Canards	.09
Oies	.09
Alimentation—	
Son (tonne)	$26—$27
Gru	$26—$27
Sucre—	
Extra, garanti	$7.40
Foin et fourrage—	
Manitoba, naturel	$17
No. 2	$16
No. 3	$12
Sauvage, No 1	$13
Sauvage, No 2	$11
Sauvage, No 3	$10
Avoine, le boisseau	68-70
Blé, No. 4, la tonne	30-31
Avoine cassée	$41-42
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$33-$34
Fleur—	
Patents	$7.70
Avoine roulée, sac de 80	$3.50
Peaux—	
Gelées	11—12
Brutes, No 1	5—5½
Brutes, No 2	4—4½
Mouton: tondus du printemps	50-51
Laine: rude	13-14
Laine: douce	16-18

LES GRAINS

Blé—	
No 1 nord	164
No 2 nord	161¾
No 3 nord	159¾
No 4	154
No 5	149
No 6	144¾
Avoines—	
No 2 C W	63¼
No 3 C W	60¼
Extra No 1 fourrage	60¼
Orge—	
No 4	65
Rejeté	63
Fourrage	63
Lin—	
No 1 N W C	179¾
No 2 C W	176¾

ERREUR

Le dernier paragraphe du rapport de la conférence de M. le professeur Villeneuve, pour la semaine dernière dans notre page agricole, aurait dû se lire comme suit:

Pour la quantité à semer, disons 50 livres d'avoine, 30 livres "early amber sarghum" et 8 livres de trèfle rouge.

LA COOPERATION EN AGRICULTURE

Par M. l'abbé St-Amant

Il y a bien longtemps, ami lecteur, que nous n'avons pas causé épargne et Caisses Populaires Desjardins.

Ne croyez pas que le sujet, pas plus que le zèle, soient épuisés; ou bien encore que l'unique Caisse Populaire de l'Ouest, celle de Saint-Jean-Baptiste, soit passée dans le domaine de l'histoire ancienne. Oh! non. L'état de notre Caisse Desjardins est prospère en dépit de la crise financière et il y aurait beaucoup à dire encore sur cet important sujet; mais il n'est pas toujours facile d'en trouver le temps.

Nous espérons tout de même pouvoir y revenir bientôt, ne serait-ce qu'en vue de préparer le terrain à M. le Commandeur Alphonse Desjardins, qui se propose de faire une tournée de propagande dans l'Ouest cet été. Espérons que tous les Canadiens profiteront de sa visite.

Pour aujourd'hui, répondant à un désir exprès de l'Autorité, je commencerai une petite étude des Coopératives, et en particulier de la Coopération agricole.

C'est, d'ailleurs, un sujet intimement uni à celui des Caisses Desjardins. En effet la Caisse Desjardins ne va pas sans la coopération; car elle consiste dans une agglomération d'individus réunissant leurs petites économies pour s'entr'aider. Voilà la coopération véritable; la coopération financière chez les humbles, chez le peuple.

Depuis le commencement de l'horrible guerre qui ensanglante l'Europe, journaux et hommes publics rivalisent d'ardeur pour parler de retour à la terre et d'économie. C'est un zèle très louable; et sans doute que nos gouvernants passeront de la théorie à la pratique dans l'administration des deniers publics?...

L'économie, grâce surtout aux bienfaits de la coopération, allègera singulièrement le fardeau de la taxe de guerre.

Mais nous avons beaucoup à faire en ce sens. Car en fait de coopération, l'on n'a guère connu jusqu'ici, surtout chez les Canadiens français de l'Ouest, que la "corvée" pour aider celui-ci ou celui-là. Cela, c'est de la charité chrétienne, c'est aussi de la véritable coopération, mais tout à fait transitoire; et combien peu utile comparée à la coopération organisée et permanente.

Je mentionne, intentionnellement, les Canadiens français, car les Anglais, surtout dans l'Alberta et la Saskatchewan, nous ont devancés sous ce rapport, comme nous le verrons plus tard.

Définition de la Coopération

Economiquement, la coopération signifie: "Toute organisation sociale qui vise, sinon à "améliorer, du moins à réduire le "nombre et le profit des intermé"diaires, soit dans l'intérêt des "producteurs, soit dans l'intérêt "des consommateurs."

Eexemple: les agriculteurs font de la coopération quand ils s'unissent et groupent leurs achats pour bénéficier du prix de gros, en s'adressant directement au producteur, et cela s'appelle de la coopération agricole d'**achat**. De même s'ils s'unissent pour vendre ensemble, collectivement leur produits, directement au consommateur, ils font de la coopération agricole de **production**. Ou, enfin, s'ils mettent en commun leurs garanties matérielles et morales pour obtenir un crédit plus facile; cela s'appelle la coopération agricole de **crédit**.

Les consommateurs qui s'associent pour acheter, dans les meilleures conditions possibles, sans l'intermédiaire des marchands de détail, ou des agents, ce qu'ils ont besoin pour leur utilité personnelle: habitation, alimentation, habillements, etc... font de la coopération de **consommation**.

La coopération quelle qu'elle soit est donc une **association** d'individus d'une même classe pour s'entr-aider, se protéger. C'est la mise en pratique de la parole de l'Esprit Saint "qui adjuvatur a "fratre, quasi civitas firma" (Prov. XVIII, 19). Celui qui est aidé de son frère devient fort comme une citadelle.

Pie X, que nous avons vu prendre un si grand intérêt et une part si active à la fondation des Caisses Populaires, ne favorisa pas moins la coopération. Dans sa lettre aux évêques du Brésil (18 décembre 1910) leur rappelant comme le génie de ce siècle est fécond en associations et en oeuvres sociales de tous genre, Il leur enjoignait de mettre "toute leur énergie" à développer l'action sociale d'esprit chrétien; ajoutant "c'est ce que demande la "charité chrétienne, qui nous or"donne de nous rendre service "les uns aux autres, avec un zèle "qui, bien entendu, place le sa"lut éternel au premier rang de "nos sollicitudes sans cependant "oublier les besoins et le bien"être humains; c'est ce que ré"clame avec instance l'intérêt du "peuple chrétien."

LES NOUVELLES METHODES

Comment les Allemands ont employé des gaz esphyxiants, et quels effets ils ont produit

Paris, 29. — Des voyageurs, venant d'Hazebrouck, disent que les hommes qui ont observé le commencement de l'attaque allemande au nord d'Ypres démentent que les Allemands aient lancé des bombes contenant des gaz asphyxiants, mais assurent que ces gaz étaient fabriqués dans les tranchées allemands d'où le vent les porta sur les lignes des alliés.

Le correspondant du "Daily Chronicle" dit aussi que les gaz asphyxiants n'étaient pas produits par des bombes mais de grands tubes où le gaz était enfermé à haute pression. Les Allemands placèrent ces tubes sur les parapets de leurs tranchées et en ouvrirent le robinet lorsqu'il leur parut que le vent emportait les gaz asphyxiants au-dessus des tranchées ennemies.

Ce correspondant fait la narration suivante du nouveau crime des Allemands:

"Dans la soirée du 22 avril, les soldats français qui occupaient les tranchées de première ligne, virent s'élever des tranchées allemandes, peu éloignées, une série de fusées blanches évidemment employées comme signaux. Presqu'aussitôt, tout le long des tranchées allemandes s'éleva un épais nuage de fumée jaunâtre que le vent du nord-est poussa vers les tranchées françaises. Ce nuage, qui s'avançait comme le fameux "Vent jaune" de la Chine septentrionale, offrait cette particularité qu'il s'étendait en épaisseur sur le sol sans dépasser une hauteur de trois mètres.

"Les Français furent bien entendu pris par surprise. Quelques-uns se sauvèrent à temps, mais beaucoup, hélas! ne comprenant pas ce nouveau danger, furent asphyxiés par ces gaz et moururent empoisonnés. Presque tous ceux qui s'échappèrent crachaient du sang, le chlore ayant attaqué les muqueuses. Les morts devenaient noirs presqu'immédiatement.

"L'effet des gaz asphyxiants se fit sentir sur un front de six kilomètres et sur deux kilomètres de large. Autour de cette zone, les gaz suffoquèrent encore de nombreux hommes, mais étaient trop dilués pour avoir la force de tuer.

"Quinze minutes après avoir laissé les gaz s'échapper des tubes-réservoirs, les Allemands sortirent de leurs tranchées. Quelques-uns, munis de masques spéciaux ,furent envoyés en avant pour s'assurer que l'air était redevenu respirable. S'étant rendu compte qu'ils pouvaient avancer, un grand nombre d'entre eux ne tarda pas à couvrir la zone, où quelques minutes avant les gaz avaient fait leur oeuvre, et s'emparèrent des armes des morts. Ils ne firent pas de prisonniers. S'ils trouvaient un soldat respirant encore, ils lui arrachaient son fusil, qu'ils jetaient dans l'Yser, et lui recommandaient de se coucher sur le sol "pour mieux mourir".

Le "Temps" appelle l'usage des gaz asphyxiants "le dernier crime commis par les Allemands" et déclare qu'ils en seront déshonorés aux yeux de l'histoire.

Les Allemands prétendent que la convention de la Haye ne défendait que l'emploi des projectiles contenant des gaz asphyxiants et que, par suite, ils n'ont pas violé cette règle puisque les troupes allemandes ne se sont pas servies de tels projectiles. Le "Temps" voit dans cette explication autant d'hypocrisie que de duplicité, parce que, dit-il "La convention de la Haye n'avait pas en vue telle ou telle méthode d'employer des gaz asphyxiants, mais l'usage même de ces gaz." Le journal ajoute que les Allemands avaient préparé cette monstruosité de longue main et faisaient des expériences de produits chimiques depuis plusieurs semaines.

Un correspondant hollandais télégraphie que certains Allemands lui ont confié que l'armée allemande avait l'intention de continuer à faire usage de gaz asphyxants et qu'on y espérait qu'ils donneraient la victoire taut cherchée.

Le "Journal des Débats" exprime l'opinion qu'il ne sera pas suffisant de protester contre cette dernière violation si barbare de la convention de la Haye, mais qu'il faut avoir recours, sans perdre de temps à des mesures identiques. Il ajoute que l'industrie française met la France à même de lutter sur ce terrain à armes égales avec l'Allemagne.

"Si la moitié de ce qu'on a dit sur le pouvoir asphyxiant des obus à la turpinite est vraie, il n'est pas douteux que la France sera en état de lutter avantageusement contre ses ennemis dans ce nouveau genre de faire la guerre", termine le "Journal des Débats".

EN PROVINCE

Certains de nos correspondants abusant de notre libéralité, nous avons décidé de n'accepter à l'avenir que les correspondances accompagnées du nom du correspondant. Comme dans le passé, ce nom ne sera pas donné dans le journal; il nous permettra de constater les correspondants sérieux et ceux qui ne le sont pas. Autant que possible écrire à l'encre et sur un seul côté de la feuille.

SAINT-PIERRE

M. N. Nault a vendu son emplacement à M. E. Galipot. M. Galipot a pris possession de sa nouvelle bâtisse le 26 dernier.

• • •

M. John Dean est en marché d'acheter l'hôtel de M. Ernest L'Heureux. On dit que les marchés sont presque finis. Si M. Dean conclut les marchés, ce sera probablement M. Moïse Ledoux qui prendra possession de l'hôtel, comme premier gérant.

• • •

Mme G. Renuart a donné naissance à un joli gros garçon.

Parrain et marraine: M. Richemond Hébert et Mme B. Lafrance. M. St-Arnaud eut le plaisir de choisir le premier nom de l'enfant.

Un lecteur.

SAINT-MALO

Une pluie bienfaisante est tombée ici vendredi; elle a fait un bien immense au foin et à l'herbe.

• • •

M. Remi Gosselin a fini ses semailles de blé; M. Aimé Gosselin est allé à Saint-Pierre pour voyage d'affaires.

• • •

La course d'hommes à pied de un demi mille a enfin eu lieu. 1er Damase Gladu; 2me Domina Ménard; 3me Damase Malo. M. Alexandre Deblois agissait comme juge en chef.

• • •

M. Constant Gosselin a, paraît-il, tué la dernière outarde: à cette occasion, on a préparé un magnifique souper. Toute la famille Gosselin était présente, ainsi que plusieurs autres invités.

M. Rémi Gosselin, dans une courte adresse, félicita et remercia les invités de s'être rendus en aussi grand nombre, etc. Après avoir mangé à ventre déboutonné on a longuement causé des choses du jour, principalement de la guerre. Après de longues discussions nous sommes devenus d'accord que la guerre se terminerait vers la fin de juillet en faveur des alliés. A la fin de la soirée M. P. Lafantaisie nous a fortement amusé en nous contant des contes.

Un invité.

SAINT-JEAN-BAPTISTE

Le Rév. M. Lambert, notre ancien vicaire, était parmi nous dimanche dernier; nous n'oublions jamais les bonnes qualités de ce dévoué pasteur.

• • •

M. et Mme Léo Mareil, ainsi que leur fils Louis, étaient de passage ici dimanche dernier en route pour Letellier pour le mariage de M. Théo. Mareil.

• • •

MM. Albert Baril et Théo. Hébert étaient en visite ici dimanche dernier. Nous espérons les revoir de temps à autre.

• • •

M. Jos. Valcourt, gérant de la banque de Sainte-Rose du Lac, passa quelques semaines en silence chez ses parents, après avoir subi une opération dans la gorge; nous lui souhaitons une guérison parfaite.

• • •

Lundi matin, M. et Mme F. Parenteau, ainsi que leur fils Louis et leur fillette Rose-Aimé, nous quittèrent pour aller finir "l'approuvement" de leur homestead à Tessier, Sask. Depuis octobre dernier ils étaient chez leur père, M. Louis Mareil. Ce n'est pas sans regret qu'on laisse Saint-Jean-Baptiste, mais nous souhaitons tout le courage que demande l'habitation d'un homestead.

• • •

Depuis bien longtemps que j'entends parler de Saint-Jean-Baptiste; depuis quelques années j'entendais parler d'un déclin. Pour me rassurer, j'ai suivi l'exemple de Saint Thomas et n'ai point cru sans voir. Maintenant je puis parler en connaissance de cause.

C'est une des plus intéressantes paroisses du Manitoba; les gens paraissent vivre dans l'aisance; la plupart de nos habitants sont riches et plusieurs sont rentiers. M. le Curé St-Amant dirige cette belle paroisse, assisté du Rév. M. Roy, vicaire.

Nos bonnes soeurs de Jésus Marie, dans un magnifique couvent, se dévouent à l'enseignement des jeunes filles dont six ou sept sortent chaque année couronnées d'un bon diplôme. Ces jeunes filles font d'excellentes institutrices. Nous avons cinq écoles bilingues: l'école du Petit Lac, dirigé par Mlle F. St-Amant; l'école Franklin, dirigée par Mlle F. Valcourt; l'école Youville, dirigée par Mlle R. Moquin; l'école Nord, dirigée par Mlle Clément; l'école White Haven, dirigée par Mlle C. Péloquin. Deux bons maîtres, MM. Ryan et Gervais, se dévouent à l'instruction des petits garçons, dans un joli collège.

Nous avons deux bons et gentils médecins, MM. Roy et Renaud; 2 bons gros magasins généraux, MM. Guertin et Comeault; 3 restaurants, MM. Mareil, P. Comeault et Roy; 2 hôtels, MM. A. Savoie et D. Marion; un bon agent de machineries agricoles tenu par M. Alb.-M. Valcourt. Peut-on demander mieux?

De plus nous avons une excellente cour à bois appartenant à M. Renuard, gérée par M. Audette, de Saint-Pierre, assisté de M. Valcourt; 2 boutiques de forge, tenues par M. T. St-Aant et M. Arcan; un moulin à farine, conduit par M. Ed. Weiner; un boulanger qui réussit à merveille, M. A. Lemire, etc., etc.

Un visiteur.

• • •

M. Albert Pélissier nous a quitté il y a deux semaines pour un voyage dans l'Est.

• • •

Mme Ed. Laleine est en promenade chez son père M. Fradette.

• • •

Mme Cook est en promenade chez sa soeur Mme M. Péloquin.

• • •

M. Renuart, de Saint-Pierre, est venu avec son auto de Saint-Pierre, pour mettre ordre à ses affaires dans sa cour à bois.

• • •

Il pleut, il vente: voilà le programme de tous les jours.

• • •

Mercredi dernier a eu lieu le service anniversaire de notre regretté Frère Jean, tué par les chars l'année dernière.

Josué.

SOMERSET

M. l'abbé Deslandes, directeur du Petit Séminaire, après avoir été pendant quelques semaines l'hôte de M. le curé, nous a laissé la semaine dernière.

• • •

M. Wilfrid Décosse, universitaire, est entré dans sa famille pour les vacances.

• • •

MM. James et Q. Chartrand sont en visite chez leur père.

• • •

Mme F. Gilbert est actuellement à l'hôpital de Saint-Boniface pour traitement. Nous lui souhaitons un prompt retour.

• • •

M. R. Lemieux est à compléter sa magnifique grange attenante à la ferme expérimentale.

• • •

Nos fermiers ont à peu près tous fini leurs semailles.

• • •

C'est avec regret que nous annonçons la mort de M. F.-A. Chartrand, troisième fils de M. Louis Chartrand, de Somerset. Le défunt était âgé de 31 ans, et célibataire. Les funérailles ont eu lieu le 26 avril dernier. Les porteurs étaient: MM. J. et U. Garneau, R. Décosse, A. Codereth, A. Labossière, M. Scoles.

Il laisse pour pleurer sa mort, outre son frère et sa mère, quatre frères: James, d'Estevan, Sask., Qurinons, de London, Ont., Rob. et Jos., de Somerset; trois soeurs: Mme Rob. Foggo et Mme T. Russoll, de Winnipeg, et Mlle Kate.

A la famille en deuil nous offrons nos sincères sympathies.

FANNYSTELLE

Mgr Dugas, V. G., accompagné de M. l'abbé J.-V. Joubert, de Saint-Boniface, Man., étaient les hôtes de M. le Curé au presbytère.

• • •

M. Gabriel Poitras, étudiant au Séminaire de Saint-Boniface, est parmi nous pour les vacances de l'été.

• • •

M. Winters, de Meadows, Man., est venu prendre charge de la gare du C. P. R. ici. M. Percival, agent temporaire, nous a quitté pour Stony Mountain, Man.

• • •

A M. et Mme Benjamin Arnal un fils né la semaine dernière. Parrain et marraine, M. et Mme Marcel Arnal, oncle et tante de l'enfant.

• • •

M. L.-H. Piché a fait l'ouverture d'un restaurant. Nous lui souhaitons du succès.

• • •

M. J. Fortin, de Saint-Boniface, était en promenade ici, samedi.

• • •

M. Marcel Arnal est à faire faire des réparations à sa résidence.

• • •

M. et Mme Edmond Poirier ont été passer le dimanche à Haywood, Man., chez M. Emile Poirier.

• • •

Les écoliers de l'école du village ont un jardin qui fait l'envie des mamans. Tout est dans l'ordre le plus parfait. Cela ne nous surprend pas, car les écoliers travaillent courageusement et suivent les bons conseils des RR SS. Oblates.

Yvonnic.

NOTRE-DAME DE LOURDES

Nous nous plaisons à constater que Notre-Dame de Lourdes n'a pas encore eu de morts au champ d'honneur. A quoi cela tient-il? Pendant que nos bons et vaillants voisins de Saint-Claude ont déjà payé leur funèbre tribut de guerre, nos co-paroissiens se trouvent épargnés. Le Vierge de Lourdes voudrait-elle montrer qu'elle couvre les siens plus spécialement que d'autre qui lui sont cependant très dévoués?

• • •

Les semences sont fort avancées; rarement notre paroisse a été si bien préparée pour la culture en grains; rarement on a vu l'ensemble des cultivateurs achever sitôt le travail des semences. Fasse le ciel que tout arrive à maturité!

• • •

Depuis quelque temps, je veux dire depuis la guerre commencée, c'est une somme relativement importante, tant en fournitures qu'en argent, que notre paroisse a donnée pour diverses oeuvres. Votre correspondant a cité, en s'en tenant à la note plutôt modeste, la générosité française, canadienne-francaise et suisse, au regard des éprouvés de la guerre européenne.

Il y a quelques semaines, un prêtre missionnaire français a eu bon nez de descendre chez nos Révérends Pères. N'avait-il pas appris qu'il trouverait là des compatriotes, des coeurs ouverts? La paroisse lui fit voir qu'il était allé à la bonne adresse. Il fit une collecte qui lui donna moyen de gonfler la bourse qu'il destine dans sa charité à des orphelins orientaux. C'est, je crois, $72 que le P. Magnard emporta de Lourdes.

Vint, à son tour, à notre Rév. Père Curé, l'idée d'associer la paroisse aux charitables qui donnent pour une cause très noble, le maintien de la langue française en Ontario. La demande du R. P. Curé rencontra les sympathies de mes compatriotes, si j'en juge par la quête faite dans ce but, soit environ $20. Additionnons ce chiffre avec ce que nos enfants fournirent à la collecte des diverses écoles, et nous arrivons au total de $52.

Pour affirmer davantage l'intérêt que nous portons à cette lutte de là-bas, une pétition demandant des timbres—taxe de guerre—en français, s'est couverte de signatures chez notre R. P. Curé.

Nous avons donc là un échantillon de ce que peut produire l'entrain—une idée poussée avec zèle et comprise par tous: les bonnes oeuvres se font ainsi, qui ne le voit?

• • •

Dernièrement nous arrivait de France un paroissien, patriote ardent bien connu, qui avait laissé sept enfants, une épouse éplorée, des frères et des amis, pour voler au secours de notre Patrie chérie si injustement attaquée et dévorée. Le sort n'a pas voulu que M. Jean-Marie Bazin fût de santé suffisante pour affronter les fatigues immenses qu'entraine la guerre actuelle. Il a été rendu à son heureuse et nombreuse famille. Ami, nous vous offrons un cordial salut!

Le même jour descendait du train un Breton, Yves le Roland, qui était parti, n'écoutant que l'amour national. Une maaldie longue et dure l'arrêta, si bien que ses chefs furent contraints de le congédier; il aurait cependant voulu aider à l'écrasement du Boche.

Ces deux citoyens, comme les deux qui nous étaient revenus plus tôt, MM. Berthelot et Lafrance, comme les autres de Lourdes, de Saint-Léon, de Saint-Claude, comme ceux de France, étaient animés de la même flamme patriotique. Ils auraient voulu être des couronnés comme les braves qui tombent là-bas glorieusement.

Au début de ces notes, je faisais un petit reproche à votre correspondant. je vais me croire en vaine de suggestions, car avant de terminer, (dut-on me prendre pour le gros-Jean Lafontaine) il m'est avis de dire à notre Rév. Père Curé que malgré les efforts de la paroisse depuis neuf mois pour aider le bien, nous sommes encore prêts—ne comptons-nous pas sur une bonne récolte?—nous sommes prêts, dis-je, à faire quelque chose en faveur de notre église. Songeons aux autres, nous ne nous oublions pas pour autant. Un bazar bien organisé, avec des soirées agréables comme dans le bon vieux temps, sera le bienvenu. Qu'en pense notre Père Curé? Reverrons-nous ces soirées honnêtes, amicales, patriotes, fraternelle qui agrémentaient les débuts de la paroisse?

X...

LE PAS

M. Paul Cornouailler, qui demeurait avec Pierre Courteau et Laneuville, est mort subitement dans la nuit de vendredi à samedi de la semaine dernière. Le défunt était célibataire, âgé de 57 ans et natif de Sorel, P. Q. Il était enterré dimanche à une heure de l'après-midi.

• • •

M. A. Cardinal, de Marcellin, Sask., était de passage en notre ville la semaine dernière. Lors de son séjour ici, il est allé visiter les terrains de la rivière Carotte et c'est son intention d'envoyer ses garçons y prendre des homesteads, cet été.

• • •

Les billots de la Cie Finger Lumber descendent la rivière Carotte en ce moment, ce qui empêche la navigation de cette rivière; toutefois elle sera complètement libre dans une semaine.

• • •

MM. C. Bénard et Jos. Courey sont revenus de leur homestead où ils étaient allés construire leur maison. Ils comptent déménager avec leur famille aussitôt que la rivière sera libre des billots.

• • •

La scierie de la Finger Lumber Co. commençait à fonctionner lundi.

• • •

M. Bourassa et sa famille, débarquait du train samedi dernier, venant de l'Annonciation, P. Q. C'est son intention de prendre du terrain sur la rivière Carotte et de s'y installer immédiatement pour pouvoir ensemencer un peu cette année.

• • •

M. Chagnon, de l'Annonciation, arrivait la semaine dernière. Il doit aller prendre du terrain sur la rivière Carotte aussitôt que celle-ci sera libre des billots qu'elle charroie en ce momment-ci.

• • •

Parmi les volontaires qui se sont enrolés pour la guerre, la semaine dernière, et qui prenaient le train vendredi pour Prince-Albert, se trouvait Arthur Smith, plus connu sous le sobriquet de "Buster". Il reçut une véritable ovation comme le train partait. Il est le garçon de M. et Mme Jos. Smith, marchand de notre ville.

• • •

MM. Frédéric Coté et Françis Arseneau arrivaient d'Edmonton samedi.

• • •

M. E. Boileau fait l'essai de la culture du tabac sur la rivière Carotte, cette année. Il prétend que le sol est très adapté à ce genre de culture. Ses jeunes plants sont déjà fort vigoureux et promettent bien.

LETELLIER

Le 26 avril dernier, M. l'abbé Alexandre Defoy a béni le mariage de Mlle Marie Boiteau, fille de M. John Boiteau, ex-préfet de la municipalité de Montcalm, et de M. Théophile Mareil, de la paroisse de Saint-Jean-Baptiste, fils de M. Louis Mareil, de la même paroisse.

Le chant, très joli, fut exécuté par les Enfants de Marie. Il y avait une nombreuse assistance. Les nouveaux mariés sont partis immédiatement pour un voyage dans l'Ouest.

• • •

Naissance: Mme Horace Dansereau, une fille qui a reçu au baptême les noms de Marie-Thérèse-Cécile. Parrain et marraine: Mlle Annette Dansereau et M. Louis-Gérard Dansereau.

L'Allumeur de Réverbères

Par **Melle Cumming**

Roman de La Liberté — No 25

—La politesse! dit-elle, ah! c'est une vertu bien aimable, mais bien rare! Le plus parfait modèle que j'en connaisse, c'est sans contredit ma chère Gertrude, qui, à cet égard comme à beaucoup d'autres, était digne de naître princesse.

Belle se mordit les lèvres et sourit dédaigneuesement.

—Lieutenant Osborne, dit-elle, ne trouvez-vous pas que miss Devereux a des manières bien distinguées?

—Rien n'est plus vrai, reprit le lieutenant. elle fait admirablement les honneurs de son salon.

—De qui parlez-vous? demanda Kitty. Est-ce de mistress Harry Noble?

—Non, répondit Belle, nous parlons de miss Devereux, ce qui n'empêche pas que mistress Noble ne soit aussi une femme d'un grande distinction.

—Sans contredit, reprit M. Bruce. Tenez, Fanny, ajouta-t-il, voilà le maître que vous me demandiez, je vous conseille d'imiter mistress Noble.

—Je ne connais point mistress Noble, répondit Fanny, et je préfère imiter miss Flint. Miss Gertrude, dit-elle en se tournant vers celle-ci avec un air sérieux qui lui fit croire qu'elle était fâchée de son étourderie, comment apprendre la politesse?

—Vous rappelez-vous, dit Gertrude en parlant à voix basse à Fanny, que votre maître de musique vous demandait de jouer avec expression, je vous donnerai le même conseil en matière de politesse.

Les joues de Fanny se couvrirent de rougeur.

—Qu'est-ce que c'est? demanda M. Graham; dites-nous, Fanny, quelle est la règle de politesse de Gertrude.

—Elle m'a seulement dit, répondit Fanny, que c'était la même que m'avait donnée l'hiver dernier mon maître de musique.

—Et que vous disait votre maître de musique? demanda M. Bruce avec curiosité.

—Je demandais à M. Hermann, répondit Fanny, le moyen d'arriver à jouer avec expression. "Consultez votre coeur", me répondit-il simplement.

Cette règle de politesse fut diversement accueillie par ceux qui se trouvaient là. M. Graham se mordit les lèvres, fit un tour sur lui-même et disparut. Il savait qu'au contraire de Gertrude, sa politesse à lui ne partait pas du coeur. Belle affecta un superbe dédain; M. Bruce et Kitty furent aussi charmés que surpris, et le lieutenant Osborne exprima sa vive sympathie par un regard d'admiration qu'il laissa tomber sur Gertrude. Pour Emily, l'expression de son visage faisait assez connaître qu'elle était entièrement de l'avis de Gertrude; quant à miss Patty, elle fut si satisfaite de cette opinion, qu'elle se crut obligée d'exprimer à haute voix son approbation.

—L'observation de miss Gertrude, dit-elle, est pleine de vérité: la véritable politesse est celle qui part du coeur; et, à cette occasion, qu'il me soit permis de viter une anecdote qui, je l'espère, ne déplaira point à la compagnie.

Chacun ayant témoigné un vif désir d'entendre l'histoire de miss Patty, elle commenca en ces termes:

—Il y a quelques années, par une journée d'hiver, une vieille femme faible et mal portante, mais n'en ayant pas moins le regard vif et l'esprit sûr, miss Patty Pace, pour la nommer par son nom, se dirigeait vers la maison de l'honorable M. Clinton, dans le but de répondre à une invitation qui lui avait été adressée par ce parent de miss Isabelle ici présente. Il faisait très-froid: le givre, suspendu en brillantes stalactites aux branches dénudées des arbres, resplendissait aux rayons du soleil comme l'or de Golconde; les trottoirs étaient unis et glissants comme une glace, et les pieds ne pouvaient s'y tenir.

Tout d'un coup je perdis mon équilibre et je tombai. Deux messieurs s'élancèrent à mon secours, et eurent la complaisance de me porter dans une pharmacie, où l'on me fit revenir à moi à l'aide d'un excellent cordial. Au bout de quelque temps je fus à même de me remettre en route, mais je ne marchais pas sans de grandes appréhensions, et j'avais de grandes chances de me briser les os sur le pavé, si un jeune et beau chevalier n'était venu offrir à ma marche chancelante l'appui de son bras vigoureux. Ne vous y trompez pas, mes jeunes miss, il fallait que le chevalier fût doué d'un grand courage pour accomplir l'acte de dévouement qu'il avait entrepris. Figurez-vous un jeune homme frais et radieux comme un rayon du soleil, droit comme une flèche, beau comme un Apollon, soutenant la personne tremblante de la pauvre miss Patty Pace. Il fallait affronter le ridicule, car, je dois vous le dire, il s'en fallait de beaucoup que dans ce moment-là je fusse telle que vous me voyez à présent. Ma chute avait dérangé mon double râtelier, et j'avais mis mes dents dans ma poche, ma perruque était à moitié tombée sur mon cou, mes lunettes, les mêmes dons j'ai hérité de mon père, me couvraient la moitié de la figure, et prêtaient à elles seules à rire à tous les passants. Rien ne put arrêter le jeune héros, et malgré les rires moqueurs dont les jeunes filles nous assaillirent sur la route et les lazzis des jeunes gens de son âge, mon chevalier m'accompagna jusqu'au bout en réglant son pas sur la marche de mes pauvres jambes. Ah! c'était un touchant spectacle que j'aurais voulu que vous vissiez, miss Kitty! et vous aussi, miss Isabelle! je suis sûre que vos coeurs en auraient été émus.

Sans vouloir me dire si cela ne le dérangeait de sa route, le gracieux jeune homme persista à m'accompagner jusqu'au bout, et ne me laissa que lorsqu'il m'eut vue entrer saine et sauve dans la maison de M. Clinton. Je ne vous dira point que la conquête de mon coeur fut le but de sa conduite; mais ce que je sais, c'est qu'il lui est acquis, et que bien des fois depuis, l'image de ce jeune homme s'est présentée à mon esprit.

—Si le dévouement était grand, grande aussi fut la récompense! dit Kitty.

—Peut-être, miss Kitty; mais il eut mieux encore, cette bonne action fut la cause de sa fortune.

—Et comment cela? demanda Fanny.

—Voici en deux mots la fin de mon histoire. Mistress Clinton, qui était pour moi pleine de bontés, aimait à m'entendre causer. Je lui racontai ce qui venait de m'arriver, et j'insistai vivement sur la politesse et la complaisance de mon charmant protecteur. M. Clinton se trouvait présent à ce récit. C'est un homme qui apprécie les bonnes actions, et il fut vivement touché de ce que je lui dis. Il s'informa avec intérêt du jeune homme et me promit de le voir. Il le vit en effet. Son extérieur séduisant plaidait favorablement en sa faveur, et justifiait les éloges que j'avais pu en faire. Bientôt l'occasion de lui être utile se présenta. M. Clinton lui donna de l'emploi dans sa maison. Le jeune homme ne tarda pas à gagner sa confiance, si bien qu'il devint en peu de temps son associé et son meilleur ami. Vous le connaissez très bien, miss Isabelle, et je ne serais pas fâché d'avoir de vous des nouvelles de M. William Sullivan.

—Je crois qu'il va bien, répondit Isabelle d'un air maussade, du moins rien ne me fait penser le contraire.

—Si vous voulez des nouvelles, dit Fanny à son tour, adressez-vous à Gertrude, elle peut vous en donner mieux que personne.

A ces mots, tous les regards se tournèrent vers Gertrude encore toute rouge de l'émotion avec laquelle elle avait suivi le récit de miss Patty. Celle-ci l'interrogea, et, tout étonnée d'apprendre que sa jeune amie était liée depuis l'enfance avec celui qu'elle appelait son beau chevalier, elle l'accabla à ce sujet d'une foule de questions auxquelles Gertrude répondit sans embarras et sans hésitation.

Les détails sur Willie intéressant peu de personnes, la conversation générale prit un autre tour pendant que Gertrude et miss Patty avaient ensemble un long aparté Gertrude amusa beaucoup miss Pace par le récit des conjectures formées par Willie et ses amis sur les motifs de son admission dans la maison Clinton, et sur la conclusion définitive, qui avait été, comme on se le rappelle, qu'on devait faire hommage à saint Claude de cette bonne fortune inattendue.

Miss Pace venait de prier Gertrude de ne pas l'oublier dans sa prochaine lettre à Willie, quand l'attention de toute la société fut attirée par l'arrivée dans le salon de mistress Graham, qui venait de terminer sa sieste.

—Comment, s'écria brusquement la nouvelle arrivée, vous êtes encore tous ici! Je vous croyais partis depuis longtemps pour une promenade au bois. Eh bien! Kitty, qu'est donc devenu ce grand désir que vous aviez de grimper sur le Sunset hill?

—Il y a déjà une heure que j'ai fait cette proposition, ma tante, répondit Kitty, mais Belle a objecté la chaleur. Je crois que voici le bon moment.

—Il fera bientôt trop froid, reprit madame Graham. Vous eus-

L'AMOUR DE LA PATRIE ET LES CANADIENS

Conférence par M. A.-J.-H. Dubuc, consul belge

Qu'est-ce que l'amour de la patrie?

Qu'on aligne, si l'on veut, des mots et des phrases pour définir d'une manière précise et rigoureuse ce que l'on entend par amour de la patrie... pour ma part, c'est dans les faits que je cherche cette définition; c'est là seulement que je puis trouver une expression capable de rendre la haute et noble idée que ces mots réveillent dans mon esprit.

Pour moi, l'amour de la patrie, c'est l'enfant d'Israël sur les bords de l'Euphrate, suspendant sa lyre aux saules du rivage et gémissant au souvenir de Sion abandonnée et déserté.

C'est Léonidas courant avec enthousiasme chercher la mort aux Thermopyles pour arrêter le torrent impétueux qui va dévaster la Grèce;

C'est Régulus s'embarquant pour Carthage où l'attendait une mort cruelle et certaine malgré les pleurs d'une famille éplorée, malgré les supplications de ses concitoyens touchés jusqu'aux larmes de tant d'héroïsme;

C'est le magnanime Vercingetorix se livrant à César pour l'empêcher de ravager sa patrie;

C'est l'intrépide Dollard se dévouant avec ses 17 braves compagnons pour sauver la petite colonie de Montréal.

Voilà ce que j'entends par amour de la patrie.

Mais ce sentiment, qui produit des actions aussi héroïques, n'est-il qu'une émotion passagère et romanesque?

N'est-il que le vague enthousiasme d'une imagination exaltée? N'est-il enfin que le mouvement impétueux de quelques âmes ardentes et passionnées?

Non! Quoi qu'en aient dit certains sophistes fanatiques et amis des paradoxes qui prétendaient que l'amour de la patrie n'était qu'un égoïsme étroit, une partialité banale pour un petit coin particulier de la terre plutôt que pour tout autre, quoi qu'aient proné là-dessus les ennemis de la vérité, de l'ordre, et de tout sentiment moral, l'amour de la patrie n'en sera pas moins regardé comme un des plus beaux sentiments qui honorent l'humanité, comme une des vertus sociales les plus estimées, les plus universelles, les plus naturelles à l'homme comme le partage de toutes les grandes âmes.

L'amour de la patrie s'attire l'estime universelle. On ne peut en effet refuser à avoir des sympathies pour celui qui déploie du courage pour procurer légitimement la gloire et la prospérité de sa patrie, fut-il notre ennemi le plus déclaré et le plus redoutable. Les Romains estimaient Annibal, car ils le savaient, patriote, dévoué à son pays; et pourtant ils désiraient sa mort avec une frénétique ardeur; et cela, parce que les Romains étaient aussi des patriotes; ils voulaient leur patrie grande, souveraine du monde.

C'est aussi, à cause, de ce sentiment que la honte et l'opprobe s'attachent au front du lâche qui trahit sa patrie, eut-il contre elle une juste cause de ressentiment.

Qui n'admire Aristide prenant sans murmurer le chemin de l'exil pour céder au désir injuste de ses ingrats concitoyens! mais Coriolan, dont les brillantes qualités nous charmaient, devient odieux dès qu'on le voit conduire les Volsques contre Rome qui pourtant l'a injustement outragé. Bayard, vaincu et mourant nous remplit d'une sincère admiration tandis que le connétable de Bourbon, son vainqueur, ne nous inspire qu'un profond mépris.

Ce sentiment n'est pas seulement estimable en soi et estimé d'un certain nombre, mais il est fondé sur la nature même de l'homme et tous le possèdent dans un certain degré. Un acte de patriotisme s'attire toutes les sympathies. Il n'est personne qui n'admire la noble conduite de Thémistocle exilé.

L'illustre Athénien, bani de sa patrie se rend à la cour du roi de Perse, son mortel ennemi: on admire en lui cette démarche pleine de confiance; on est touché de l'accueil bienveillant que lui fait Xerxes. Mais on admire surtout le noble banni quand il s'écrie avec larmes à son hôte royal qui voulait l'envoyer se venger de sa patrie:

"Si mon bras peut vous servir, il est à votre disposition. Montrez-moi votre ennemi, quel qu'il soit, j'irai l'attaquer; mais combattre ma patrie.... jamais!"

Si je n'ai pas employé beaucoup de considérations philosophiques et théoriques, si je n'ai pas énoncé un grand nombre d'axiomes, de principes incontestables, si je n'ai pas prodigué les tournures poétiques, les exclamations sentimentales pour démontrer l'excellence de l'amour de la patrie, son universalité pour faire voir combien il renferme de noblesse et d'élévation, je crois que les faits que j'ai présentés sont de nature à mieux faire connaître tout ce qu'il y a de beau, de grand, de sublime dans cet estimable et précieux sentiment.

L'amour de la patrie.... c'est un je ne sais quoi de fort, d'énergique, d'indéfinissable, que chacun trouve au dedans de soi et dont il sent l'irrésistible influence bien qu'il ne puisse s'en rendre compte d'une manière claire et précise. On aime sa patrie non par calcul ou par coutume: mais parce que notre nature nous y porte, mais parce qu'on sent qu'on ne pourrait faire autrement. On aime sa patrie plus que soi-même. Un homme d'honneur supporte une injure personnelle; mais une insulte qui s'attaque à sa nationalité révolte toutes les puissances de son âme; et s'il ne croyait qu'il suffit de mépriser l'odieux détracteur de sa nation, il ferait tout en son pouvoir pour venger à l'instant même les viles attaques de celui qui l'a ainsi outragée.

Quels doivent être les sentiments du Canadien français pour la portion de terre qu'il appelle sa patrie?

Comment doit-il aimer le sol du Canada?

Oh! pour moi je ne saurais dire jusqu'où doit aller cet amour; je ne vois pas la limite où il doit s'arrêter!...

Si tous les hommes doivent être remplis d'un amour immense pour leur patrie, il en est, ce me semble, qui ont des motifs particuliers d'aimer plus fortement la terre qui les a vu naître et de ce nombre sont, les fils des anciens colons, qui vinrent s'établir sur les bords du Saint-Laurent.

Mais quelles sont pour nous, descendants de Français, ces raisons spéciales d'être si fortement attachés à cette portion de terre maintenant colonie britannique?

Messiers, je ne pourrais vous exposer en détail toutes ces raisons. Je n'ai pas eu le temps d'une préparation nécessaire à un travail de ce genre; mais laissez-moi cependant vous faire part de quelques réflexions que ce sujet a naturellement fait naître en mon âme.

Canadiens français, nous devons aimer notre patrie parce que le sol même du Canada présente une réunion des plus beaux accidents de la nature qui puissent embellir une terre privilégiée; nous devons aimer notre patrie parce qu'elle a été l'objet d'une prédilection spéciale du Ciel depuis son bereceau jusqu'à nos jours; nous devons aimer notre patrie parce que nos pères ne l'ont conquise que par d'héroïques et incalculables sacrifices et qu'elle est remplie pour nous des plus chers souvenirs.

D'abord pour l'aspect que présente notre pays, ne semble-t-il pas que le Créateur ait prodigué à cette terre les beautés de la nature. Nous n'avons qu'à mentionner le Saint-Laurent et la verdoyante et pittoresque lande de terre qui sert de rives à ce grand fleuve. Si l'on suit son cours à partir de sa source, on ne rencontre pas la monotone uniformité d'un grand nombre d'autres fleuves: tantôt on se voit au milieu de lacs immenses, agréables petites mers d'eau douce qui offrent le beau et le plus intéressant coup d'oeil, tantôt on est forcé de s'arrêter pour contempler le spectacle imposant d'une des plus belles cataractes du monde: tantôt ce sont des rapides moins gigantesques, mais dont l'aspect est encore plein d'intérêt et de charmes.

Les Anglais vantent la Tamise, les Français célèbrent la Seine, et nous, nous parlons à peine de l'Ottawa et du Saguenay, beaucoup plus considérables et magnifiques, cependant que ces deux fleuves de l'autre continent. C'est qu'ici ces deux belles et charmantes rivières n'occupent que le second rang éclipsées qu'elles sont par le Saint-Laurent. Les chutes de Montmorency et de la Chaudière seraient des merveilles dans d'autres pays; ici, elles n'ont rien d'extraordinaire.

Et que dire de nos autres grandes rivières, de nos grands lacs, de nos cités, de nos villes, de leur position!

Que dire de notre climat! On ne rencontre ici ni le ciel brumeux de l'Angleterre, ni le soleil ardent des contrées du midi, ni les froids excessifs des régions septentrionales. C'est un climat tempéré, des plus agréables et des plus salubres.

Mais passons tout sous silence, faisons taire notre orgueil et ne faisons pas de comparaisons; mais nous avons raison d'aimer notre patrie comme une des terres les plus remplies de beautés naturelles qu'on puisse rencon- globe.

LES SKIEURS BLANCS ET LES DIABLES BLEUS

Récemment, dans les Vosges, les skieurs volontaires boches essayèrent de surprendre nos alpins par une ruse assez intelligente. Coiffés d'un passe-montagne de laine blanche, vêtus de blanc, recouverts de draps blancs, ils s'avancèrent, au nombre d'un bataillon environ, vers nos positions de...., avec une extrême prudence; la neige tombait en gros flocons, et on ne pouvait marcher qu'avec mille précautions. Il faisait un beau clair de lune, mais les Allemands pouvaient supposer que les chasseurs français n'apercevraient rien de leurs mouvements.

Pourtant, nos sentinelles veillaient avec soin. Elles virent une masse blanche qui se mouvait dans la clarté lunaire; elles tirèrent dessus à tout hasard.

De longs cris répondirent à cette décharge. La neige "geignait", suivant la pittoresque expression du combattant français qui rapporta l'anecdote à un de nos confrères italiens.

Pourtant, on laissa s'approcher la masse sans tirer de nouveau. Elle arriva à une cinquantaine de mètres de nos fils de fer barbelés, et, là, le feu de peleton de nos alpins et le feu de nos mitrailleuses pulvérisèrent littéralement les volontaires blancs.

Ceux-ci, qui n'étaient pas très experts sur leurs skis, et empêtrés dans les draps qui les recouvraient, ne purent pousser leur mission plus loin. Ils s'efforcèrent de s'enfuir. Quelques-uns y réussirent, plus de cent restèrent sur le carreau.

Et voilà ce que c'est que le se mettre soi-même dans de beaux draps.

LE COMBAT DE LA FONTENELLE

Avec cent kilogrammes d'explosif les Français y firent souter leurs assaillants

Paris, 29.—Le ministère de la guerre publie le compte rendu suivant du combat de La Fontenelle:

"Vers la fin de mars, les Allemands commencèrent à assiéger la colline, située à l'est de La Fontenelle, sur le sommet de laquelle nous avions organisé une puissante position. Des bruits suspects nous apprirent bientôt qu'un conteste souterrain était commencé. A partir de ce moment des engagements des plus violents ne cessèrent de se produire.

"Pendant toute la nuit du 10 avril, nos fantassins, à l'aide de grenades, détruisirent des barricades de terre que les Allemands s'efforçaient d'élever. Cette lutte avait lieu sous terre, car la surface du sol était balayée par les mitrailleuses.

"Le 13 avril, vers 8 heures 30 du soir, les Allemands, profitant de l'obscurité, tentèrent une opération décisive sur la section la plus à droite de nos ouvrages. Porteurs de bombes et grenades ils traversèrent l'espace qui séparait leurs tranchées des nôtres et, croyant avoir entouré les défenseurs de cette tranchée, ils crièrent aux Français de se rendre. Mais, la veille au soir, nous avions creusé un nouveau boyau souterrain qui permettait aux défenseurs d'évacuer cette tranchée qui avait été préalablement minée.

"Aussitôt que les Allemands y furent installés, l'ordre fut donné de faire exploser la mine. Le premier homme qui essaya d'accomplir cet ordre fut mis hors de combat par une grenade au moment où il allumait la mèche. Un autre le remplaça immédiatement.

"Une violente explosion ébranla la position tout entière. Elle fut suivie par des cris de terreur et de douleur. Cent kilogrammes d'explosif avaient fait sauter la tranchée et son réseau de boyaux souterrains.

"Nous établîmes immédiatement une barrière contre laquelle les Allemands se ruèrent. On pouvait entendre pendant la nuit les officiers allemands poussant leurs hommes en avant, mais ceux-ci, terrorisés par l'explosion répondaient en grognant: "Nein, nein."

"Notre artillerie, guidée par des réflecteurs, ouvrit le feu sur les ouvrages de l'ennemi. L'état du terrain nous montra le lendemain qu'elle avait été l'efficacité de ce tir. Pendant toute la nuit les automobiles de la Croix rouge roulèrent sur les routes.

"Au point du jour, nous pûmes juger des effets de l'explosion. Des débris humains étaient accrochées sur nos réseaux de fils de fer, et des cadavres étaient étendus tout autour.

"Ainsi finit à La Fontenelle les opérations de sape des Allemands."

L'ARMEE ITALIENNE

Complètement mobilisée, elle peut compter deux millions d'hommes

Paris, 29.—Les critiques militaires français estiment que l'armée italienne complètement mobilisée peut compter deux millions d'hommes, dont huit cent mille hommes doivent former l'armée active en campagne.

Le chef de l'état-major général italien est le lieutenant général comte Cadorna. Il est né le 4 septembre 1850 et est le fils de Raphael Cadorna, qui est considéré comme un penseur brillant, calme et tenace, et est encore dans la pleine possession de ses moyens.

Il a pour sous-chef d'état-major le lieutenant général Porro, âgé de soixante et un ans. Il est très populaire dans l'armée et est réputé comme très grand stratégiste.



siez mieux fait de partir plus tôt; car c'est encore assez loin, surtout en passant par les bois.

—Qui est-ce qui connait la route? demanda Kitty.

Personne ne répondit. Chacun ayant été ensuite interrogé nominativement, déclara sa complète ignorance, au grand étonnement de Gertrude, qui s'imaginait que, M. Bruce connaissait parfaitement toute la campagne environnante. Mais, sans s'inquiéter davantage de ce projet de promenade, elle insista auprès d'Emily, qui paraissait fatiguée, pour la décider à se retirer dans sa chambre, où elle l'accompagna. Au moment où elle tournait le bouton de la porte de cette chambre, elle s'entendit appeler par Fanny, qui lui demandait si elle ne les accompagnait pas.

—Non, répondit Gertrude, ce ne sera pas pour aujourd'hui.

—Je n'irai pas sans vous, reprit Fanny. Mais pourquoi ne venez-vous pas, miss Gertrude?

—Parce que miss Emily ne peut pas faire une aussi longue promenade. Je sortirai un peu avec elle si sa santé le permet. Je serais bien aise de vous voir rester avec nous, mais je crois que vous vous amuserez mieux en allant au Sunset hill.

Pendant ce temps on tenait conseil en bas: et quelqu'un ayant fait observer que Gertrude devait parfaitement connaître le chemin qu'on se proposait de suivre, après quelques pourparlers il fut décidé que Kitty serait dépêchée à miss Flint pour la prier de vouloir bien leur servir de guide.

XXIX.—Orgueil

Gertrude se fût volontiers dispensée de cette promenade, elle essaya même de s'excuser sur l'inconvénient de laisser miss Emily seule; mais l'aveugle, qui pensait que l'exercice pourrait être favorable à son amie, insista auprès d'elle pour qu'elle accédât à la proposition de Kitty. Celle-ci ayant d'ailleurs assuré que l'expédition ne pourrait avoir lieu sans elle, Gertrude ne put se dispenser de se joindre au reste de la compagnie.

Quelques minutes lui suffirent pour prendre une toilette de promenade. Il ne lui manquait plus que son grand chapeau de paille, qui ne se trouvait pas dans le cabinet où on le mettait d'habitude; elle le chercha vainement pendant quelques minutes.

—Que vous manque-t-il? dit Emily en entendant Gertrude ouvrir et fermer à plusieurs reprises la porte du cabinet de toilette.

—Mon chapeau, que je ne trouve point; et je vais être forcée de vous emprunter le vôtre.

En disant ces mots, elle prenait sur le lit d'Emily le même chapeau qu'elle avait le matin lors de sa rencontre avec M. Bruce.

—Ne vous en privez pas, dit Emily.

—Je crois vraiment qu'avant qu'il soit peu, je vais m'approprier ce chapeau, dit Gertrude en riant, car je le porte bien plus souvent que vous.

Elle sortit à ces mots.

Fanny l'attendait en bas; le reste de la société était déjà sorti, et se trouvait à quelque distance et presque hors de vue: tout d'un coup Emily rappela son amie.

—Gertrude, lui dit-elle, avez-vous pris vos grosses chaussures, vous savez qu'il y a toujours de l'humidité dans les bois?

Gertrude la rassura à cet égard; mais craignant que les autres dames n'eussent pas pris les mêmes précautions elle s'informa auprès de madame Graham si Belle et Kitty étaient chaussées convenablement.

Mistress Graham déclara que non, mais ces dames étaient trop loin pour qu'on pût songer à les rappeler.

—J'ai des caoutchoucs, dit Gertrude, je vais les leur porter, et j'espère que je les aurai rejointes avec Fanny avant qu'on soit arrivé à l'endroit humide.

Il n'était pas difficile de rattraper Belle et le lieutenant, qui marchaient très doucement et avaient l'air de s'inquiéter fort peu de demeurer en arrière. Il en était tout différemment de M. Bruce et de Kitty, qui marchaient en avant sans s'occuper de ceux qui les suivaient. Kitty trouvait par là moyen de se ménager un agréable tête-à-tête, et M. Bruce, en s'isolant ainsi avec la jeune fille, espérait éveiller la jalousie de Gertrude.

Fanny et son amie, qui avaient bien vite dépassé l'indolente Belle, ne tardèrent pas à atteindre le lieu où le terrain devenait plus humide. Gertrude vit que Kitty avait pris la bonne voie sous la conduite de Ben, qui, quoi qu'il en eût dit, paraissait connaître parfaitement la route: il n'y avait donc pas à s'inquiéter de ce groupe; et il fut résolu qu'on s'arrêterait pour attendre Belle et son compagnon, qui marchaient avec une lenteur désespérante.

Isabelle et le lieutenant étaient si longs à se montrer, que Fanny, impatientée, commençait à insister pour qu'on ne s'occupât pas d'eux plus longtemps; cependant ils finirent par se montrer: Belle continuait à marcher toujours d'un pas lent, bien qu'elle ne pût s'empêcher de voir qu'on était arrêté pour l'attendre.

—Etes-vous boiteuse, miss Clinton? cria Fanny aussitôt que ce couple fut à portée de la voix.

—Boiteuse! que voulez-vous dire? demanda Belle.

—C'est que vous marchez si doucement que je craignais qu'il ne vous fût arrivé quelque accident.

Belle dédaigna de répondre, et détournant la tête, elle entra dans la prairie en compagnie du jeune officier sans avoir même paru regarder Gertrude. Celle-ci feignit de n'avoir point aperçu cette impertinence, et s'approchant de Belle, elle lui dit qu'elle l'avait attendue avec Fanny, exprès pour lui montrer un sentier qui lui permettrait de traverser la prairie sans courir risque de se mouiller les pieds.

—Ah! c'est humide, ici, dit Belle en jetant un regard sur sa mince chaussure. J'aurais cru que vous saviez assez bien le chemin pour nous éviter ce désagrément, je ne passerai certainement pas par là.

—Vous pouvez retourner, reprit vivement Fanny, personne ne s'y oppose.

—Ce n'est pas moi qui ai proposé cette promenade, reprit Gertrude d'une voix douce, mais cependant émue. J'ai d'ailleurs prévu cette difficulté, et voici des caoutchoucs que madame Graham m'a remis pour vous.

Belle prit les chaussures sans même adresser à Gertrude un mot de remerciment.

Tout en dépliant le papier, elle demanda à qui étaient ces caoutchoucs.

—Ils sont à moi, répondit Gertrude.

—Comment voulez-vous que je m'en serve, dit Belle, ils doivent être beaucoup trop grands!

—Permettez, dit le lieutenant en se baissant puor aider la jeune fille à se chausser. Mais la chaussure se trouva trop étroite. Belle s'en apercevant, se pencha pour se chausser elle-même, et dans sa vivacité traita la propriété de Gertrude avec si peu de respect, que les caoutchoucs furent à moitié déchirés, encore ne fut-ce qu'avec peine qu'elle parvint à y loger son pied.

Pendant qu'elle se livrait à ce soin, l'attention de Fanny fut attirée par un chapeau de paille à larges bords coquettement posé sur la tête de Belle. Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était le chapeau de Gertrude, chapeau dont M. Graham lui avait fait cadeau dans le temps, et qui lui servait d'ordinaire pour ses promenades à la campagne. Ce chapeau avait une forme élégante et particulière, qui ne permettait pas de s'y méprendre. Fanny ne fut pas peu étonnée de trouver sur la tête de l'élégante miss cette coiffure que Gertrude avait en vain cherchée au moment de partir, et avec la malice qui lui était habituelle, elle fit à Gertrude une foule de signes pour l'engager à reprendre son chapeau et à la mettre sur sa tête.

Gertrude, malgré son envie de rire, sut cependant se contenir, et donnant le bras à Fanny elle prit un sentier à travers la prairie et se mit à marcher devant Belle et son cavalier. Quand elle fut à quelques pas d'eux, elle reprocha à Fanny de l'avoir provoquée à rire: disant que si miss Clinton s'était aperçue de la chose, elle aurait été furieuse.

—Et pourquoi prend-elle votre chapeau? dit Fanny.

—Elle le prend parce qu'elle trouve qu'il lui sied bien, et le fait elle est charmante sous cette coiffure; je ne voudrais pas avoir la cruauté de lui faire savoir qu'elle m'appartient, ne lui en dites rien non plus.

Fanny ne voulut rien promettre, et l'on put lire au contraire dans ses yeux qu'elle méditait quelque malice.

La promenade dans le bois était délicieuse, et Gertrude, ainsi que sa jeune compagne, avaient oublié leur société en présence des charmes de la nature, quant tout-à-coup elles aperçurent Kitty et M. Bruce qui se reposaient au pied d'un chêne. Kitty s'occupait à tresser une couronne de chêne, qu'elle plaça en riant sur le chapeau de M. Bruce. Celui-ci, en voyant Gertrude, fit exprès de se confondre en grands compliments et en pompeux remerciements, qui, destinés à exciter la jalousie de miss Flint, n'eurent guère pour effet que de faire venir aux lèvres de Kitty un sourire de satisfaction et de plaisir; car la pauvre fille se laissait prendre plus que jamais aux hypocrites démonstrations de son perfide adorateur.

Cependant Fanny ayant insisté auprès de Gertrude pour entrer dans un bouquet de bois à la recherche de quelques fleurs sauvages, celle-ci y consentit volontiers; et les deux jeunes filles pénétrèrent de compagnie dans le bois après avoir ôté leurs chapeaux et les avoir attachés aux branches d'un arbre. Quand la moisson de fleurs fut complète, Fanny pria Gertrude de l'attendre un instant pendant qu'elle allait emprunter le mouchoir de poche de son frère, afin d'emporter son butin. Quand Fanny arriva près de M. Bruce, le jeune couple avait été rejoint par Belle et le lieutenant, et les quatre jeunes gens riaient à gorge déployée.

(A suivre).

LES ARMEES DES BELLIGERANTS

Le colonel Repington passe en revue, dans le "Times" de Londres, la situation générale des armées belligérantes.

"La situation des armées alliées, dit-il, est relativement favorable. Les armées russes, après une série de combats héroïques auxquels on ne saurait rendre trop hommage, ont arrêté et repoussé l'offensive austro-allemande sur tous les fronts. Elles ont pris la grande forteresse de Przemysl et, en même temps qu'elle, non seulement la garnison mais encore une armée entière Elles tiennent bon dans le Caucase, tandis que dans la Baltique et dans la mer Noire des navires russes préparent la voie à d'autres opérations.

"La Russie absorbe toutes les forces ennemies dirigées contre elles et il en sera ainsi plus encore dans l'avenir que dans le passé. Une grande offensive des armées russes au cours de l'été prochain est une chose sur laquelle nous pouvons compter et nous devons être prêts, de notre côté, à produire notre effort à un moment qui correspond à la date la plus favorable pour l'exécution des plans russes.

"Les deux millions d'Austro-Allemands qui ont commencé la grande attaque des armées russes en janvier dernier ont visiblement échoué dans leur dessein et ils ne peuvent pas avoir perdu moins de 500,000 hommes. Même si des réserves fraiches peuvent être encore versées dans les rangs austro-allemands, la Russie conservera une supériorité numérique considérable et continuera à dominer la situation. L'armée serbe, très fatiguée, mais encore intacte et déterminée, est prête à aider les armées russes, quand commencera l'invasion de la Hongrie. Enfin, certains neutres ne resteront pas beaucoup plus longtemps à l'écart.

"Les armées françaises, comme nous sommes maintenant en mesure de le dire, comptent 2,500,000 hommes sur le front et 1,250,000 à l'intérieur. Les effectifs français sont complets et peuvent être maintenus au complet. L'armement et l'équipement sont bons et un excellent moral règne dans toutes ces armées magnifiques.

• • •

"L'armée belge, réorganisée et pourvue de réserves suffisantes pour combler les vides, occupe un front de trente-trois kilomètres sur l'Yser, et elle est prête à remplir toute mission qui lui sera confiée. Elle retient une force allemande équivalente sur son front et, sous le commandement de son roi héroïque, elle participera au choc prochain. Enfin il y a notre belle armée à effectifs complets, prête à combattre, confiante en sa force et retenant aussi sur son front autant de corps d'armée actifs allemands qu'elle en compte elle-même.

"Les effectifs alemands, sur le théâtre occidental de la guerre, n'ont pas sensiblement varié depuis quelque temps. Ils sont probablement d'environ 1,500,000 hommes, mais l'Allemagne peut encore incorporer deux millions d'hommes, et il est préférable de supposer que ce chiffre sera atteint avant le commencement des sérieuses opérations de l'été, mais même s'il en est ainsi, les alliés, dans l'Ouest, ont maintenant une bonne supériorité de forces ne s'élevant à pas moins d'un million d'hommes, et ces chiffres justifient non pas une tactique aventureuse, mais une stratégie offensive. Quant aux réserves si nous additionnons celles de l'Angleterre, de la France et de la Russie, nous pouvons dire que nous avons une puissance de renforts au moins double de celle de l'Allemagne et de l'Autriche réunies, mais cette puissance ne peut pas devenir efficace avant que nos approvisionnements en armes et munitions nous permettent de faire bon usage de nos ressources supérieures en hommes.

"Les armées allemandes d'aujourd'hui n'ont pas la qualité de celles qui commencèrent la guerre; le nombre de leurs officiers a diminué; elles ont leurs difficultés en ce qui concerne les armes et les munitions; l'effort consistant à tenir sur deux fronts immenses contre des forces supérieures se fait continuellement sentir, et une perte de 260,000 hommes par mois finira par épuiser même l'organisation allemande, pour remarquable qu'elle soit.

"Les Allemands sont sur la pente descendante, mais nous ne pouvons pas prendre encore de trop grandes libertés avec eux, et s'ils ont recours à la défensive — par force et bien contre leur gré — nous aurons besoin de tous les hommes et de toutes les munitions que nous pourrons réunir pour amener l'action décisive qui nous conduira à la paix."

REPRISE DE L'ATTAQUE DES DARDANELLES

Malgré l'opposition acharnée d'un ennemi fortement retranché, le débarquement de l'armée alliée dans la péninsule de Gallipoli est couronné de succès

Londres, 28. — L'amirauté et le ministère de la guerre ont déclaré cet après-midi qu'une attaque générale était commencée aux Dardanelles et qu'une armée a réussi à débarquer dans la péninsule de Gallipoli.

Le rapport officiel suivant a été publié:

"L'attaque générale des Dardanelles par la flotte et l'armée a recommencé hier.

"Le débarquement de l'armée, protégée par la flotte, a commencé avant le lever du soleil sur plusieurs points de la péninsule de Gallipoli, et a complètement réussi malgré l'opposition sérieuse de l'ennemi, retranché dans de fortes positions défendues par des réseaux de fils de fer barbelés.

"Avant la nuit, une grande quantité de troupes était établie sur la côte.

"Le débarquement de l'armée et le mouvement en avant continuent."

D'après un correspondant de journaux anglais qui est officiellement accrédité à l'expédition, de trop grandes espérances ont été soulevées par les opérations militaires de la flotte alliée dans les Dardanelles.

"La marine anglaise est convaincue, dit le correspondant, que le goulet pourrait être forcé, si le but à atteindre justifiait la perte de navires qui en résulterait, mais à la condition qu'il y ait une puissante armée prête à occuper la péninsule de Gallipoli, car au moment où la flotte passerait dans la mer de Marmora, les Turcs et les Allemands fermeraient immédiatement les détroits derrière elle de telle manière que les navires de guerres trouveraient très difficile de retraverser le goulet.

"Rien n'a surpris davantage les artilleurs français et anglais que la puissance de résistance des vieux forts autour des Dardanelles. Par exemple, ceux de Seddul-Bahr et de Kum-Kala ont été soumis à un bombardement dévastateur en février; cependant, quand les compagnies de débarquement les ont examinés, elles ont trouvé que les dégâts matériels qu'ils avaient subis étaient comparativement faibles, Quoique les forts fussent de véritables charniers, nombre de canons étaient encore intacts et une pièce de 220 a été trouvée chargée.

"Des conditions semblables existaient dans les forts proches du Goulet. Après le terrible bombardement du 18 mars, leurs artilleurs ont été forcés de chercher un abri et les fortifications ont été réduites au silence, mais la flotte ne prétend pas avoir mis beaucoup de canons hors d'usage. Après les désastres dont les cuirassés "Ocean" et "Irresistible" ont été victimes, quelques-uns de ces canons, resservis par les artilleurs turcs, ont concentré un feu violent sur ces navires pendant qu'on opérait le bombardement des équipages sur des contre-torpilleurs."

Le correspondant considère les artilleurs turcs tellement mauvais, que les alliés seraient déjà à Constantinople s'ils n'avaient eu que les Turcs devant eux. Il dit, cependant, qu'on doit faire des éloges aux officiers allemands pour la façon habile dont les défenses ont été organisées pour supporter le feu des alliés. Il croit, pour cette raison, qu'il est essentiel d'avoir un très grand corps expéditionnaire, muni d'artillerie lourde, de pièces de campagne et d'obusiers, si l'on désire que l'expédition réussisse.

"Le premier grand obstacle, déclare le correspondant, consiste dans le renouvellement constant des champs de mines sous-marines, puis les batteries des gros obusiers qui sont cachés et le feu direct des canons mis en position depuis la première attaque sur les forts extérieurs.

"Il y a également les batteries légères mobiles qui bombardent les navires des points les plus inattendus.

La violence du feu de ces batteries a fréquemment arrêté et rendu excessivement difficile le travail des dragueurs de mines sous-marines.

"Plus on étudie le forcement des Dardanelles, plus cette tâche assume de terribles proportions. De plus, nous ne connaissons pas la force de l'armée ennemie, mais elle est retranchée partout et la leçon des Flandres montre clairement ce que coûte de donner l'assaut à des positions fortifiées."

L'OBEISSANCE DE DEUX ENFANTS SAUVE 30 SOLDATS

Un ouvrier mobilisé dans la région de Pont-à-Mouson a écrit à ses deux petits enfants restés chez lui, à Neuilly-sur-Marne, cette touchante lettre que M. Maurice Barrès nous transcrit:

Ma chère petite Marcelle, cette histoire, arrivée à des soldats français, tu la liras à ton petit Charlot et à tes camarades; tu leur feras voir comment deux petits enfants ont sauvé la vie à vingt-huit papas...

Le 24 novembre 1914, par un temps froid, vers 3 heures du soir, les Prussiens, qu'on appelle les Boches, essayaient de franchir une nouvelle fois la frontière pour rentrer en France. Il faisait grand froid, grand vent, et la neige couvrait la terre...

Dans une ferme isolée, un détachement du 368e de réserve, composé de 30 hommes, se reposent des fatigues de la nuit dans une cave qui se trouve dans un cellier et attendent la nuit prochaine pour reprendre le travail et accomplir leur mission.

A la cuisine, deux petits enfants, Lise et Jean, sont assis à côté de leur maman auprès du feu. Tous les trois parlent dans le vieux patois du pays. Tout à coup, la maman se lève, court à la porte et voit au loin arriver des cavaliers.

—Mes enfants, dit-elle en les serrant sur son coeur, je crois que les Prussiens arrivent. Ils vont voir que nous avons logé et nourri des soldats français, et sûrement ils voudront nous faire dire où ils sont. Ils les prendront et les fusilleront.

—Il faut leur dire qu'ils sont partis par là, juste le chemin opposé, dit le petit Jean.

—Oh! non, dit la maman, si nous les trompons par un mensonge, ils reviendront se venger. Ecoutez plutôt: je ne parlerai aux Prussiens qu'en patois, ils n'en comprendront pas un mot. Vous ferez comme moi, et à tout ce qu'ils diront vous ne répondrez toujours que par la même phrase que vous direz en patois.

Des pas de chevaux se font entendre, puis un cliquetis d'armes.

—Du courage, mes enfants! dit la maman.

La porte s'ouvre, les Boches entrent. Ils questionnent, mais les réponses de la maman sont incompréhensibles.

—Voyons ces deux enfants: ils doivent apprendre le français à l'école, dit l'officier qu'il parlait un peu le français.

Un des soldats saisit la petite Lise, tandis qu'un autre s'emparait du petit Jean.

—Où est votre père? dit-il d'une voix rude: où sont les "Françoses" qui ont passé ici?

Lise leva ses yeux bleus vers ce soldat étranger, et, toute tremblante, répondit en patois: Jean fit de même. Les soldats irrités, soupçonnant une ruse, fouillent la maison, mais ne parviennent pas à découvrir la trappe qui auparavant avait été recouverte de paille sale. Ils menacent les enfants de leur sabre. Ils leur disent qu'ils vont tuer leur maman et les tuer eux-mêmes s'ils ne répondent pas. Les pauvres enfants se mirent à pleurer, mais, fidèles aux recommandations de leur mère, ils répétaient, à travers leurs larmes, toujours la même phrase.

Les soldats français, qui étaient dans la cave, et qui entendaient tout par une petite plaque formant soupirail, bouillaient dans leur sang et, sans leur officier, seraient sortis pour défendre ces pauvres enfants et se seraient sans doute fait tuer, car leur nombre était inférieur. Les Prussiens ne pensèrent pas que des enfants si jeunes et menacés de si près étaient capables d'une discrétion si héroïque; ils finirent par croire qu'ils ne pouvaient se faire comprendre et s'en allèrent.

Et voilà comment deux petits enfants, Lise, huit ans, et Jean, dix ans, ont, par leur obéissance à leur maman et leur courage, empêché 30 hommes d'être tués, permis à 28 femmes d'avoir encore leurs maris et à 47 petits enfants d'avoir leur papa. Grâce à ces petits enfants, ma petite Marcelle, et mon petit Charles reverront peut-être leur papa.

Je laisse à ce récit, ajoute M, Barrès, son gentil caractère. Un ouvrier devenu soldat cause de loin avec ses enfants. Mais là dedans, pour moi, le principal attrait, c'est que le fait rapporté est bien authentique. Je connais la ferme de Meurthe-et-Moselle et je la nommerai plus tard, ainsi que la fermière et ses deux enfants, qui ont été justement récompensés.

UN HEROIQUE MARSOUIN

Mathieu Jouy a défendu seul une tranchée contre un flot de Boches. Voici le récit pittoresque qu'il a fait de son exploit.

Le moment vint où je fus seul. Je m'étais abrité derrière les sacs de sable, le fusil prêt à tirer, lorsque brusquement, contre le repli du terrain de la galerie, un "casque à pointe" se montra. Il vit bien tout de suite que je restais seul.

—Rends-toi! qu'il me crie.

—Non. Avec ça, qu'est-ce qu'il faut te servir, que j'y réponds..

Je presse sur la gâchette de mon fusil. Il dégringole. Un autre apparaît. Pan! dans l'oeil... En voilà maintenant trois autres.... Ils paraissent un peu estomaqués en me voyant seul... Mais ça ne leur dure pas longtemps. Je les tiens là, bien au bout de mon fusil... Pan! Pan! Pan! Encore trois de réglés... Là-bas, dans le boyau, j'entends maintenant des rugissements... Je comprends qu'ils sont des tas qui arrivent... Diable! ça va devenir mauvais pour moi, que je pense... En effet, les voilà qui débouchent...

Mais le boyau est étroit... Ils ne peuvent passer que un à un.. Le premier, poussé par les autres, s'élance sur ma petite barricade, la baïonnette en avant, et me traverse le bras gauche... J'ai encore le temps de presser sur la gachette de mon "flingue" et je l'abats, lui aussi. Mais voilà que brusquement je reçois par derrière, sur la tête, un grand coup de sabre... Je me retourne... C'est un grand diable d'officier qui a réussi à sauter sur le remblai et qui m'attaque par derrière... Hé bien! il en a un culot, celui-là, que je pense... Je fais faire brusquement demi-tour à ma "Rosalie".. Une! deux! en avant, lancez.. Et j'y pique ma baïonnette dans le "bidon". Il tombe en avant, dans la galerie, embroché. Je dégage Rosalie, et, à la faveur des zigzags de la galerie, je me replie en bon ordre vers le fortin... Y avait plus que ça à faire, vous comprenez... Mon bras traversé par la baïonnette de l'autre saligaud commençait à s'engourdir, puis ils arrivaient en nombre.... Valait mieux as leur donner la satisfaction de m'avoir. C'eût été maintenant trop facile pour eux. Oh! ils ne sont pas allés bien loin... Comme j'approchais de la redoute, voilà nos 75, prévenus par téléphone, qui recommencent à leur cracher de la mitraille sur le coin de la binette, si bien qu'ils ont été obligés de se cavaler de nouveau, et ils ont dû dire adieu pour toujours au fortin de Beauséjour."

UN PEU DE NOTRE FAUTE

(Le **Devoir**)

Cette passion assimilatrice, favorisée par l'apathie imbécile d'un trop grand nombre de Canadiens française, se manifeste dans toutes les sphères.

En veut-on quelques exemples, choisis entre des centaines?

Il y a quelques jours, un Canadien français d'Ottawa se présente au bureau du téléphone de la gare Windsor, à Montréal. Il donne une adresse en français. L'opératrice lui demande de la traduire en anglais. "Vous devriez comprendre le français", lui fait-on observer. "I speak English; and this is all I want", réplique insolemment la donzelle.

Un homme d'affaires très en vue, de Montréal, revenait de New-York. L'agent d'immigration du gouvernement fédéral lui présente une formule à remplir et à signer. "N'avez-vous pas un texte français?"—"No." — "Je ne signerai qu'une formule française." L'agent menace de le mettre en bas du train. "Cela se fait à deux, mon ami", riposte tranquillement le voyageur. L'agent de Sa Majesté le toisa, comprit et s'en alla. Si M. X. n'avait pesé que 140 livres et n'avait pas apporté à l'appui de sa résistance de fortes épaules et une bonne paire de poings, il aurait constaté ce que vaut, devant les agents du fisc, dans ce pays de liberté, "l'égalité des droits des deux races."

Il n'y a pas trois mois, je me présente au bureau des douanes postales, à Montréal, pour réclamer un colis. On me présente une formule anglaise. Je demande un texte français. On me répond qu'il n'y en a pas. J'insiste. On fait venir le chef. Savez-vous ce que me déclare ce chef d'un bureau important de l'administration fédérale, dans une ville aux trois-quarts française? "Here we transact our business in English. This is the government of Canada."

Inutile de dire que je n'ai pas signé la formule. Je l'ai mise dans ma poche, après y avoir inscrit la déclaration de principes de ce représentant de l'autorité fédérale, et j'ai emporté le tout avec mon colis, sans m'inquiéter des réclamations des ronds-de-cuir de l'Etat, qui voulaient à tout prix garder leur papier. Quelques jours plus tard, le fonctionnaire m'écrit, en anglais naturellement, qu'il a découvert des formules françaises. Il a fallu l'intervention de deux ministres, la visite d'un inspecteur et l'échange d'une demi-douzaine de lettres pour faire cette découverte. Imaginez ce qu'il en serait advenu si, au lieu d'avoir affaire à un "casseur de vitres", ces messieurs de l'administration avaient traité avec un pauvre diable de "Canayen", à l'âme timide et au "corps mou", habitué dès l'enfance à se soumettre à toutes les insolences des représentants de la "race supérieure".

• • •

Ce mépris général du français se manifeste hautement dans l'impression des "war stamps". Peuh! diront les gens "pratiques", qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez toujours plongé dans un sac d'écus: "que de tapage pour une vétille!"

Pas si vétille que cela. A propos d'un procès de presse, à Metz, sur une "vétille" — la poursuite d'un journal lorrain par une modiste allemande — André Beaunier écrivait avec beaucoup de justesse: "Nul détail du patrimoine menacé n'est négligeable... Le vaincu a le devoir de n'être pas humble."

Toutes les pièces officielles de l'Etat portent la marque du caractère national d'un pays. Ce n'est pas pour rien que les Belges exigent l'impression de leurs timbres-poste dans les deux langues de leur pays, qu'en Suisse, la plupart des pièces officielles sont publiées dans les trois langues nationales.

Notre indifférence coupable et stupide à cet égard a contribué à fortifier à l'étranger, en France même, l'impression fausse que le Canada, colonie britannique, est un pays exclusivement anglais. Il en résulte des confusions aussi regrettables que ridicules.

On nous envoie de ce temps-ci, de Paris, toute une série de publications imprimées "en anglais"; brochures sur la guerre, éditées par la librairie Armand Collin, circulaires de l' "Orphelinat des Armées", sous le patronage du président de la République, communications de la Chambre de commerce de Paris à la Chambre de commerce (franco-canadienne) de Montréal — tout "en anglais!"

Voilà ce que nous gagnons à négliger les "détails" et les "vétilles". Du reste, cette indifférence dans les "détails" n'est que l'indice de notre apathie dans toutes les matières qui touchent à la conservation de notre patrimoine national.

Il est inouï de penser que la souscription en faveur des écoles françaises de l'Ontario n'a pas encore donné la dîme, la vingtième partie, de ce que nous avons versé pour le Fonds dit "patriotique", et pour toutes les oeuvres de secours étrangères, déjà abondamment pourvues dans les pays où opèrent ces oeuvres, — pays tous infiniment plus riches que le Canada.

Telle est l'intarissable conséquence de l'oblitération du vrai patriotisme, causée par l'obsession coloniale qui nous fait toujours sacrifier le devoir national aux exigences de la servitude, politique envers l'Angleterre, faussement sentimentale envers la France.

Ne l'oublions pas: ce n'est ni l'Angleterre, ni la France, ni la Belgique qui nous sauveront, si nous ne savons pas affirmer nos droits et les défendre contre les ennemis de l'intérieur, plus dangereux pour nous que toutes les armées du Kaiser, et contre notre propre veulerie, plus redoutable que les meneurs orangistes et les Irlandais renégats.

Puisse le nouvel appel de l'Association d'Education donner une impulsion nouvelle au mouvement inauguré par la Jeunesse catholique et rappeler les Canadiens-français au sentiment de leur devoir, à l'instinct de leur propre conservation.

Henri Bourassa.

HYPERTRICHOSE PALMAIRE

Du "Bulletin des Armées":

"Le major d'un régiment de territoriale, qui se trouvait au dépôt de L..., voyait parfois venir à la visite quelques soldats qui ne souffraient d'autre mal que d'un peu de paresse. Dans ce cas, il ne manquait jamais de dicter à l'infirmier cette mention sibylline: "Consultation.... hypertrichose palmaire", formule qui pourrait se traduire en langage vulgaire par "Poil dans la main".

"Or, un matin, se présente un territorial qui, ne sachant trop quelle maladie prétexter, avait feuilleté le cahier de visite:

"—Qu'avez-vous? demanda le docteur.

"—Une forte hypertrichose palmaire, Monsieur le major, répondit l'homme impassible.

"—Eh bien! dit le major indulgent, quand vous serez au front, tâchez d'avoir votre hypertrichose ailleurs!"

SACRE-COEUR

M. J.-T. Beaubien, de la Société légale Beaubien et McArthur, vient d'ouvrir un nouveau bureau, chambre 502, bâtisse McIntyre.

• • •

Le 18 prochain, les Dames de Sainte-Anne donneront une partie de crème à la glace au bénéfice de l'école du Sacré-Coeur.

• • •

Le R. P. Portelance, o.m.i., est allé à Prince-Albert représenter à la bénédiction de la cathédrale, le R. P. Provincial des Oblats.

• • •

Naissance: Mme L.-A. Delorme, une fille baptisée Marie-Béatrice-Marceline. Parrain et marraine: M. et Mme Leveillé, oncle et tante de l'enfant.

• • •

Le magnifique mouvement de ralliement patriotique, si activement préconisé par la Société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg pour la sauvegarde et la propagation de la langue française, est tellement enthousiaste qu'il a suscité, même chez les enfants, un sentiment de sacrifice et d'abnégation digne d'admiration. Les élèves de l'école du Sacré-Coeur, émus de tout ce que l'on faisait pour le soutien de leur chère école, ont voulu prouver toute leur reconnaissance en y participant eux-mêmes par l'abandon de leurs livres de prix cette année, c'est-à-dire en donnant à la bourse que doit offrir, à la commission scolaire, la Société Saint-Jean-Baptiste, le montant du coût de ces livres. Si la somme n'est pas énorme, l'idée en est grande et pleine de coeur, ces chers enfants n'abandonnent-ils pas les justes récompenses d'une année de travail assidu, aussi les grands, à qui l'on présentera les listes de souscriptions pour cette bourse, seront fiers de joindre leurs noms à ceux de ces nobles et généreux enfants qui ont si patriotiquement compris que l'avenir dépendait de l'école.

La Commission Scolaire a éprouvé une agréable émotion en lisant toutes les sentimentales lettre que leur avaient adressées les élèves pour lui faire part de leur si touchante abnégation, aussi, est-ce avec gratitude et fierté qu'elle remercie chaleureusement tous les enfants de l'école pour cet acte de sacrifice, digne de leurs frères de l'Ontario et du Québec.

Encore une fois et toujours: "Vive le ralliement!"

HEROISME FRANCAIS

Le Mans, 28. — Jacques Goujon, jeune soldat volontaire, âgé de 17 ans seulement, a été cité à l'ordre du jour et a reçu la médaille militaire.

Il a tué deux sentinelles allemandes, a fait sauter, à l'aide de bombes, deux mitrailleuses de l'ennemi, a été fait prisonnier puis a réussi à s'échapper et à regagner les lignes françaises, rapportant avec lui une des mitrailleuses allemandes.

Plus tard, au cours d'un contre-attaque, un obus lui enleva le bras droit.

Originaire de Lyon, Goujon s'était vu refuser, comme engagé volontaire, par les autorités militaires de sa ville natale.

Il se rendit à Paris, où il fut accepté, en raison de sa constitution robuste.

ST-BONIFACE

Mgr l'Archevêque est absent à Prince-Albert, Sask., où il assistera à la bénédiction de la cathédrale. M. l'abbé Prud'homme l'accompagne.

• • •

L'état du R. P. Fox, s.j., dangereusement malade, ne s'améliore pas.

• • •

Le R. P. Decorby, qui s'est douloureusement blessé à la tête en tombant à bas d'un escalier à la Maison des Pères Oblats à Saint-Laurent, prend du mieux.

• • •

M. l'Inspecteur Brunet est parti pour une tournée d'inspection dans la région de Saint-Jean-Baptiste et Letellier.

• • •

Le club de baseball de Saint-Boniface pratique activement sur le terrain du Collège. Tout fait prévoir que nous aurons une équipe de première force.

Baptêmes

1 mai. François-Fernand, fils d'Alfred Combaze et de Augustine Fonbeur. Parrain et marraine: Félix Achet et Françoise Olivier.

2 mai. Loeé-Alice, fille d'Alphonse-Jérôme Lepnaeve et de Maria-Louisa Lomnens. Parrain et marraine: René Verscheuren et Talma Lepnaeve.

2 mai. Jean-Philippe, fils de Joseph Bélanger et de Rose-Anna Hébert. Parrain et marraine: Joseph Bélanger et Georgiana Bélanger.

2 mai. Marie-Thérèse, fille de Joseph Bélanger et de Rose-Anna Hébert. Parrain et marraine: Joseph Hébert et Antoinette Clément.

• • •

Sépulture

27 mai. Philomène Ethier, âgée de soixante-onze ans.

29 mai. Mme Charles Decuyppere, âgée de soixante-douze ans.

• • •

Il soutint l'épreuve. "Il soutint l'épreuve," écrit M. Pierre Schmidt, de Lipton, Sask., en parlant du Novoro du Dr. Pierre, qu'il avait commandé pour son vieux père. Il écrivait en outre: "Mon père qui est passablement âgé était bien malade quand le Novoro arriva. Son corps tout entier le faisait souffrir, et tout son corps semblait être affecté. Après en avoir pris trois bouteilles sa santé fut complètement restaurée et il n'aide maintenant à faire les travaux de la ferme. Je n'aurais jamais cru de ma vie qu'il puisse exister une médecine possédant de telles qualités restauratrices à la santé que celles que le Novoro prouve avoir."

L'efficacité merveilleuse du Novoro du Dr. Pierre a été une énigme tant pour les médecins que pour le public en général. Ils trouvent étrange qu'un remède si doux dans son action puisse produire des résultats aussi positifs. Ce vieux remède herbeux ne peut être obtenu dans les pharmacies. Il est fourni au public directement du laboratoire — libre de tous droits. S'adresser au Dr. Peter Fahrney & Sons Co., 19—25 So. Hoyne Ave., Chicago, Ill. E.-U. d'A.

• • •

L'humilité qui fait fuir les éloges aide à s'attacher davantage aux plus précieuses vertus.

• • •

Quand on est vraiment pieux dès le bas âge, l'avenir spirituel semble déjà assuré.

TOMBOLA EN FAVEUR DES VICTIMES DE LA GUERRE EN BELGIQUE

Tirée le 25 avril 1915—Résultat

1er Prix Lot à Winnipeg offert par M. St-Laurent, La Broquerie 5,068.

2ème prix. Lot de terrain à Winnipeg offert par M. Gevaert, Saint-Boniface, 1,360.

3me. Vases de jardin, offerts par M. Pirotton, 691.

4me. Tête de cerf, offerte par M. Ch. Menu, 3,412.

5me. Carabine, don de M. Ch. Menu, 1,683.

6me. Service à découper et 12 couteaux, Eaton Co., 615.

7me. Epingle de cravate en or brut, offerte par M. Bossuyt, 538.

8me. Bague en or, don de Mme Omez, 4,789.

9me. Porte fleur en argent, don de Dingwall et Co., 4,018.

10me. Fourrure, don de la Maison Chevrier, 3,683.

11me. Montre, offerte par M. Van Raes, 4,658.

12me. Pot à tabac, offert par MM. Daoust et Dugal, 1,949.

13me. Médaillon et chaîne en or, offerte par Mme Omez, 3,143.

14me. Pipe en écume, Lavoie et Cie., Saint-Boniface, 1,459.

15me. Paire de chaussures de $6, don de La Maison Blanche, 4,264.

16me. Un veau, offert par M. Ed. Taillieu, 2,260.

17me. Corde de bois Tamarac, Guilbault et Co., 4,738.

18me. Un cache pot en cuivre, 3,701.

19me. Lampe, offerte par M. Van Raes, 2,204.

20me. Montre, offerte par M. Matile, 4,279.

21me. $6 de marchandises, M. A. Gareau, Saint-Boniface, 4,322.

22me. 1 corde de bois. M. S.-M. Jean, 1,016.

23me. Montre, offerte par M. David Joyal, 1,636.

24me. Jambon oert par Mme Van Eslander, 460.

25me. Un parapluie, offert par Robinson et Co., 3,470.

26me. Carabine Hamilton 1,104.

27me. Lampe électrique de poche, offerte par la Société Grymonprez et Fontaine, 2,555.

28me. Couvre table à la main, offert par Mme Souliez, 464.

29me. 1 boîte de cigares, don de Richard, Béliveau Co., 3,587.

30me. Un couvre-pieds, MM. Van Eslander Frères, 2,020.

31me. $2, offert par la Cunard Line, 1,863.

32me. 1 boîte de cigares, Richard, Béliveau Co., 4,310.

33me. Un coussin, par Mlle Ch. Menu, 1,677.

34me. $2 de marchandises, offert par M. McRuer, 715.

35me. Une carabine chassepot, 1,875.

36me. Une caisse de bière, Medonaugh and Shea, 3,633.

37me. Une pipe de bruyère, M. Van Raes, 2,228.

38me. Une robe d'enfant, M. Tremblay, Saint-Lazare, 2,213.

39me. Un col de dentelle, offert par Mme Tremblay, Saint-Lazare, 430.

40me. Carabine Flobert, 3,499.

41me. Une caisse de bière, Medonaugh et Shea, 4,070.

42me. Un rasoir, offert par M. A. Vandale, 958.

43me. $1 de marchandise, offert par M. Maher, 1,515.

44me. Une caisse de bière, Medonaugh et Shea, 2,670.

45me. 1 corsage offert par Mme Dupardin, 353.

46me. Ouvrage de fantaisie, offert par Mlle Y. Grymonpré, 1,678.

47me. 1 caisse de bière, McDonagh et Shea, 4,881.

48me. 1 caisse de macaroni, Marius et Co., 1,513.

49me. 1 caisse de bière, offerte par McDonagh et Shea, 2,448.

50me. Service de fumeur, anonyme, 4,131.

51me. 1 caisse de bière, offert par McDonagh et Shea, 5,052.

52me. Un corsage, offert par Mme Dujardin, 482.

53me. Un razoir, offert par M. Van Raes, 2,934.

54me. Une caisse de macaroni, Marius et Co., 2,728.

55me. Une caisse de bière, McDonagh et Shea, 813.

56me. Un porte-monnaie, offert par M. Van Raes, 1,406.

57me. Un corsage offert par Mme Dujardin, 3,138.

58me. Une caisse de bière, McDonagh et Shea, 4,795.

59me. Un travail de fantaisie, offert par Mlle Y. Grymonpré, 3,222.

60me. Une caisse de bière, McDonagh et Shea, 1,014.

61me. Un corsage offert par Mme Dujardin, 3,130.

62me. Bonnet d'enfant, offert par Mme Tremblay de Saint-Lazare, 1,494.

63me. Une caisse de bière, McDonagh et Shea, 3,457.

64me. Un corsage, offert par Mme Dujardin, 1,879.

65me. Une caisse de bière, McDonagh et Shea, 399.

66me. Un corsage offert par Mme Dujardin, 2,216.

67me. Une caisse de bière, McDonagh et Shea, 1,480.

68me. Une caisse de bière, McDonagh et Shea, 2,984.

69me. Une caisse de bière, McDonagh et Shea, 2,875.

70me. Surprise, M. Stockhamer, 3,462.

71me. Un coq de combat, offert par M. N. Pirotton, 1,592.

Les gagnants pouront réclamer leurs prix chez le secrétaire, M. J. Grymonpré, N. P., 283 avenue Provencher, Saint-Boniface, en présentant leurs billets.

LES PERTES CANADIENNES

Elles s'élèvent à plus de 6,000 hommes

Ottawa, 3.—Le ministre de la Milice vient de publier une déclaration officielle sur les pertes subies par le contingent canadien durant la semaine du 22-30. En dehors des officiers, elles s'élèvent à 705 tués, 2,162 blessés et 2,536 disparus.

Cela fait un total de 5,403. Il faut y ajouter les officiers. On ne croit pas exagérer en disant que les pertes du 22 au 30 avril s'élèvent à 6,000.

LETTRE D'UN CAPUCIN A SON FRERE DE WINNIPEG

En Lorraine, 5 avril 1915.
Lundi de Pâques.

Mon cher frère,

Nous voici au repos depuis samedi; j'en profite pour t'écrire deux mots.

Nous avons eu ces temps passés des journées bien pénibles: les Prusses venaient presque chaque jours nous taquiner, mais nous avons fini par leur donner quelques fripouillées dont ils se souviendront. Entr'autres, le Mercredi Saint nous leur avons tué 80 hommes et fait pas mal de prisonniers. De notre côté nous avons perdu 11 hommes. Mon champ d'opération est une immense forêt de 18 kilomètres de long et presque autant de large. Les Français l'occupent presque entièrement, surtout depuis les derniers combats. Il y a encore trois kilomètres à leur prendre, et alors nous ne serons plus en France, mais sur la terre d'Allemagne, car la forêt va finir là-bas.

Si tu voyais dans quel état nous nous trouvons! Figure-toi, il y avait huit jours que je ne me lavais plus; j'avais de la boue par-dessus la tête; quant aux souliers j'ai eu du mal à les décrotter. Malgré cette vie si pénible, nous sommes contents, car Dieu bénit nos efforts. Pour moi, je suis persuadé de la victoire. Ce sera encore un peu long, mais elle arrivera.

Bien que vêtu en soldat; je fais beaucoup de ministère; les soldats se confessent à moi sans gêne; ils m'appellent le Père Sylvestre. Hier matin jour de Pâques, j'ai confessé très longtemps dans un corridor, voisin de la grange où je devais dire la messe. (L'église a été incendiée par les Prussiens). Voici maintenant un fait tout récent; tu seras heureux de le connaître. Après avoir combattu toute une matinée, j'étais à me reposer avec mes hommes, lorsque les brancardiers arrivent portant un blessé; c'était un Prussien. La tête avait été labourée par une balle et il n'en avait que pour quelques instants. Je lui donne la sainte absolution sous condition. Dix minutes après il expirait. Or parmi les objets qu'il portait sur lui, on trouva un chapelet! La Sainte Vierge qu'il pria sans doute pendant toute sa vie permit qu'un prêtre catholique se trouvât sur son chemin.

Tu vois que les consolations ne manquent pas. Dieu est si bon! Mon sac parfois est bien lourd, le fusil me fait horreur, mais que faire? Ce n'est pas moi qui ai voulu ma situation, donc que la volonté du Bon Dieu soit faite.

Tu continues sans doute tes mêmes travaux. Oh! que tu dois les offrir souvent au Bon Dieu pour moi! Si jusqu'à ce jour il ne m'est point arrivé de mal, si les balles et les obus n'ont fait que m'effleurer, c'est certainement grâce à toutes les prières des âmes qui s'intéressent à moi.

Hier et aujourd'hui j'ai pu célébrer la Sainte Messe: il y avait déjà longtemps que je n'avais pu le faire.

Ecris-moi bien vite, tu ne peux t'imaginer combien une lettre, surtout de mes frères, me fait plaisir.

Adieu, cher frère, porte-toi bien et prie pour moi.

J. Sylvestre.

LES NOUVELLES METHODES

La France est prête à suivre ses ennemis sur ce terrain

Paris, 28.—On sait que la France répondra bientôt par des engins d'un caractère aussi mortel aux bombes asphyxiantes allemandes.

Quoique le gouvernement français ait flétri l'idée d'employer ces projectiles, la considérant comme une nouvelle violation des lois de la guerre, la presse demande à grands cris des représailles de la même nature, et des chimistes travaillent avec acharnement pour parfaire quelques inventions.

La France, croyant que de tels procédés n'étaient pas utilisables dans une lutte entre nations civilisées, a permis cette lacune.

"Les chimistes français peuvent victorieusement faire face à cette forme toute nouvelle de la barbarie allemande, prétend un distingué savant français dont le nom ne peut être donné."

Il ajoute:

"Je ne peux croire que les Allemands puissent continuer longtemps l'emploi des gaz asphyxiants parce que les matériaux pour fabriquer leurs bombes doivent être rares et coûteux et la préparation en est inconnue aux usines qui produisent les munitions.

"En conséquence, ils ne peuvent pas employer ces bombes sur une grande échelle.

"J'ai déjà en ma possession une bombe de cette espèce employée à Verdun par les Allemands et j'ai trouvé qu'elle était suffocante. Elle est basée sur le même principe qui a donné naissance aux cartouches confectionnées au laboratoire municipal de Paris, employées contre les apaches ou les fous furieux."

Le colonel Rousset, critique militaire, dit que nous avons en France des chimistes aussi réputés que ceux d'Allemagne.

"A bon entendeur, salut!"

Les critiques militaires discutent l'emploi des bombes asphyxiantes. Le "Figaro" dit que leur usage a été préconisé par le général allemand von Bernhardi.

Depuis que la coposition de ces bombes est connue, le public insiste vivement pour que des mesures préventives soient prises et que des représailles soient faites contre l'ennemi.

LES MENSONGES BOCHES

Le corps d'armée qu'ils disent avoir anéanti en Argonne les a battus en Champagne

Paris, 28. — Le ministère de la guerre a publié ce soir la note semi-officielle suivante:

"La presse allemande, parlant des pertes françaises, affirme que, pendant l'hiver, 36,000 Français, c'est-à-dire la valeur d'un corps d'armée, ont été mis hors de combat dans le seul secteur de l'Argonne. Elle ajoute qu'un second corps d'armée français, qui défendait cette partie du front, a disparu après avoir été complètement anéanti.

"Il est vrai que ce second corps d'armée, vers la fin de l'hiver, a été retiré de l'Argonne, mais les Allemands ont eu affaire à lui en Champagne, et c'est en grande partie à ce corps que sont dus les succès français sur le front de Perthes-les-Hurlus et de Beauséjour."

LES HORREURS DE LA GUERRE

De nombreux soldats remplissent les maisons de fous en Allemagne

Genève, 28.—Le docteur Scherer, de Lucerne, est de retour à Genève, après une visite faite à l'asile d'aliénés militaire d'Oberwiesenfeldt, près de Munich (Bavière).

"Je ne m'étais jamais rendu compte de l'étendue des horreurs de la guerre, dit le docteur Scherer, jusqu'à ce que j'aie vu des centaines d'hommes, jeunes pour la plupart, devenus fous dans les tranchées.

"Quelques-uns sont couchés tranquillement, oublieux de ce qui les entoure; d'autres, les yeux vifs, épient tous les mouvements des visiteurs et des gardiens.

"Un certain pourcentage de ces aliénés sont guéris après quelques semaines de soins empressés et de repos et retourneront plus tard au front, ajoute le docteur Scherer, mais les autres sont dirigés sur d'autres asiles, parce que, leur guérison étant douteuse, leur présence dans les tranchées pourrait mettre en danger leurs propres camarades.

"On a ouvert en Allemagne plusieurs asiles spéciaux pour ces aliénés. Quelque chose semble s'être brisé dans le corps de ces soldats, sous l'effort prolongé de l'attaque, de la fatigue, des scènes sanguinaires et des combats corps à corps."

LE CARDINAL BEGIN

Il visitera l'Ouest cet été

On apprend de l'Archevêché que Son Eminence le Cardinal Bégin viendra visiter Saint-Boniface durant le cours de l'été. Il n'a pas encore fixé de date définitive pour sa visite, mais elle aura lieu tout probablement avant août. On ne sait pas encore s'il ira plus loin que Saint-Boniface.

Le cardinal Bégin sera le premier cardinal canadien à visiter l'Ouest.

UN CHOIX FAIT AVEC SOIN

Fils de pairs et de lords sont parmi les trente-neuf officiers anglais maltraités en Allemagne

Londres, 28.—On a reçu la liste des trente-neuf officiers anglais placés, dans les quartiers de détention, dix d'entre eux en cellule, par le gouvernement allemand comme mesure de représailles contre le refus de l'Angleterre d'accorder les honneurs de la guerre aux équipages des sous-marins allemands capturés.

Cette liste, qui a été remise à M. Gérard, ambassadeur des Etats-Unis à Berlin par le gouvernement anglais, comprend sept capitaines et trente-deux lieutenants.

Dans cette liste se trouvent les noms de lord Garlies, de M. Fraser, Master de Saltoun; du lieutenant Goschen, fils de sir William Edouard Goschen, ancien ambassadeur d'Angleterre à Berlin; de M. Grey, neveu du ministre des affaires étrangères, et de plusieurs fils de pairs. Presque tous les officiers appartiennent à des régiments célèbres.

CONTREBANDE POUR L'ALLEMAGNE

La police de Naples arrête un navire qui s'apprêtait à partir pour un port autrichien

Naples, 28.—La police a découvert une tentative de faire sortir du pays une grande quantité de marchandises de contrebande qui apparemment étaient destinées à l'Allemagne.

Soixante-dix camions, chargés de marchandises, ont été amenés à Naples de divers points du nord. Les marchandises furent placées sur le vapeur "Cornello-Scuotto" et déclarées être expédiées à Venise.

"En réalité, dit la police, elles devaient être transportées à quelque port autrichien et de là envoyées en Allemagne."

La majeure partie de ces marchandises était du drap pour uniformes militaires; on l'évalue à trois millions de francs. Il y avait aussi une grande quantité de chaussures et de manteaux.

La police n'a pu obtenir de preuves suffisantes pour justifier la confiscation de la cargaison et décida en conséquence de placer à bord du navire des fonctionnaires chargés de s'assurer du débarquement des marchandises à Venise.

Lorsque le capitaine du navire connut cette décision, il refusa de prendre la mer et fit décharger la cargaison.

La police a aussi mis sous étiquette trois cents navires venant d'Amérique, étiquetés résine, mais contenant en réalité de la gutta-percha et vingt barils, déclarés comme vins, qui contenaient des haricots. Ces barils étaient adressés à l'Allemagne.

UNE INVASION DE CORBEAUX

Les champs de blé sont dévastés dans le grand-duché de Bade

Genève, 28.—Des nouvelles reçues des provinces allemandes, voisines de la Suisse, montrent que les autorités prennent des mesures sérieuses contre la propagation possible de différentes maladies, par les mouches et les moustiques.

Le grand-duché de Bade est infecté de corbeaux, qui ont dévasté les champs de blé.

Le gouvernement a offert de payer un sou pour chaque corbeau tué.

MENSONGE OU BLUFF?

La flotte allemande chercherait sans succès à rencontrer les escadres anglaises

Londres, 28. — Le correspondant de l'Exchange Telegraph à Copenhague télégraphie que les principaux journaux allemands, y compris le "Tages Zeitung" et la "Gazette de Voss", déclarent que la flotte allemande désire livrer bataille dans la mer du Nord.

La flotte entière, disent les journaux, a fait, à plusieurs reprises, des croisières dans la mer du Nord, cherchant en vain la flotte anglaise.

La "Gazette de Voss" dit que le vapeur norvégien "Foedin" a croisé dimanche dernier la flotte allemande au large d'Héligoland. Le commandant allemand a dit au capitaine du "Foedin" que la flotte allemande n'avait qu'un désir, celui de se battre contre la flotte anglaise et qu'il espérait la trouver.

LA NOUVELLE ARMEE RUSSE

Elle ne comprendrait pas de corps de cavalerie

Berlin, 28. — D'après un télégramme spécial de la frontière russe à un journal de Berlin, la nouvelle armée russe ne contiendra pas de régiments de cavalerie. L'expérience a démontré, dit la dépêche, que la cavalerie existant actuellement est suffisante pour remplir tous les services qu'exige la guerre actuelle.

La dépêche ajoute que l'infanterie et l'artillerie prennent la part prédominante, tandis que la cavalerie ne joue qu'un rôle secondaire.

CYNISME BOCHE

Londres, 28. — La "Gazette de Francfort" dit:

"Il se peut que nos bombes et nos obus aient rendu les tranchées de l'ennemi intenables, et il est même probable que des projectiles émettant des gaz asphyxiants aient été employés par nos troupes, car, sans doute, le haut commandement allemand aura autorisé leur emploi en réponse aux projectiles de même nature que les Anglais et les Français emploient depuis des semaines.

"Pour nous, nous sommes heureux de constater avec le haut commandement de notre armée, que la chimie allemande peut produire des substances d'une efficacité bien supérieure à celles des alliés."